

Christian Carat  
(François Seganis)

*Le temps gagné*  
Littérature

*Et maintenant l'hiver / Articles de guerre*

## Analyse

Dans *Et maintenant l'hiver*, je voulais écrire une œuvre qui fût l'essence du genre romanesque. J'utilise le mot "roman" non pas dans son sens étymologique de "récit écrit en langue romane" mais, comme je l'ai expliqué dans les *Essais sur la bande dessinée*, dans le sens exégétique de "récit contraire à l'épopée". L'épopée est un objet collectif, où le "nous" domine. A l'inverse le roman est un objet singulier, où le "je" veut vainement accéder à un "elle/lui" en singeant un "lui/elle" servant à la fois de modèle et d'obstacle. Une épopée se termine toujours par une victoire, un roman se termine toujours par un échec. Mais en même temps le roman renseigne l'individu, auteur ou lecteur, sur son rapport au monde et sur lui-même, alors que l'épopée entretient les illusions de l'individu sur lui-même et sur son rapport au monde : à travers le personnage romanesque Don Quichotte, qui sombre peu à peu dans la folie pour avoir lu trop d'épopées chevaleresques, l'auteur Cervantès et les lecteurs prennent conscience de la vanité des combats d'Amadis de Gaule, qui s'apparentent à des combats contre des chimères ou, pour renvoyer à une scène célèbre de cette œuvre, contre des moulins à vent. Le genre romanesque est un pur produit de l'Occident, un pur produit du complexe œdipien. Le sujet désirant y joue le rôle d'Œdipe, l'objet désiré y joue le rôle de Jocaste, le tiers modèle et obstacle y joue le rôle de Laïos. L'auteur et le lecteur occidental attendent du personnage romanesque qu'il échoue comme Œdipe, et qu'il souffre avant d'échouer, parce qu'ils veulent préserver l'ordre et sauvegarder la morale du moment, en même temps qu'ils ont de la sympathie pour lui parce qu'il est ce qu'eux sont intimement. On n'aime pas ceux qui ne tentent rien, qui ne vivent que pour manger, qui végètent à ras du sol. On aime ceux qui courent vers les moulins à vent sublimés en géoliers menaçants, vers les communes et rustiques Dulcinées sublimées en belles princesses à délivrer, qui "tentent sans force et sans armure d'atteindre l'inaccessible étoile" - pour citer Jacques Brel -, parce qu'on aspire toujours secrètement à la nouveauté, à bousculer les statues ternies par le temps et les épreuves et à les remplacer par d'autres plus brillantes et plus adaptées. L'auteur et le lecteur occidentaux éprouvent une fascination-répulsion à l'égard du personnage de roman, parce que celui-ci qui souffre physiquement à conquérir vainement un idéal élevé, est un négatif de l'auteur et du lecteur qui souffrent intellectuellement à demeurer aussi vainement dans leur routine quotidienne à ras du sol. Le personnage romanesque se consume volontairement dans sa dévotion à son idéal, et cette consommation renvoie l'auteur et le lecteur occidentaux à leur végétation vide de sens et de but.

Lors de mes études de deuxième cycle en Lettres à la Sorbonne, j'ai pu constater le souvenir durable d'un personnage romanesque de chair et d'os qui l'avait fréquentée quelques années avant moi. Ce personnage était une fille nommée Katia Ould-Lamara, plus connue sous son pseudonyme Vanessa Duriès. Masochiste assumée, Vanessa Duriès a écrit un livre, *Le lien*, dans lequel elle détaille son existence soumise à son maître (poussée jusqu'à la plus extrême limite : elle révèle qu'elle venait en cours à la Sorbonne avec un anneau vaginal signifiant sa totale dépendance volontaire à ce maître, et la raison de ce livre était de rendre public ce choix ["J'aime [mon maître] et je sais qu'il m'aime au point d'être certaine que cet amour ne nous égarera jamais sur les chemins dangereux d'où l'on ne revient pas. C'est cette expérience que j'ai voulu raconter dans ce livre avec, bien sûr, l'autorisation et les encouragements de mon maître. Il voit en cette confession une nouvelle épreuve que je dois surmonter pour mériter le titre et le rang que j'occupe auprès de lui", *Le lien* 1]), en même temps qu'elle établit un parallèle entre le lien maître/esclave dans une relation sadomasochiste - d'où le titre du livre - et le lien auteur-lecteur/personnage dans une relation littéraire ("Le maître n'est jamais celui que l'on croit. Le maître est en état de dépendance totale par rapport à son esclave. Le maître n'existe et ne trouve sa place ou sa justification que par rapport à l'esclave. Il est en réalité l'esclave de l'esclave, de son acceptation à subir les sévices qui l'excitent. Lorsqu'on a compris cette réalité paradoxale, il n'y a plus de honte à être esclave. Au contraire, par le jeu subtil des rapports de force, l'esclave peut être celui qui exerce le véritable pouvoir dans la relation sadomasochiste", *Le lien* 2). Qu'attendons-nous effectivement de Don Quichotte, sinon qu'il se ridiculise en s'agenouillant devant une rustaude Dulcinée aux joues trop rouges et aux mains calleuses ? Qu'attendons-nous de Des Grieux, sinon qu'il pleure à la fenêtre d'une fille qui l'ignore ? Qu'attendons-nous de Candide, sinon qu'il saccage un peu plus son pucelage à chacun de ses voyages ? Qu'attendons-nous de Julien Sorel, sinon qu'il soit guillotiné ? Qu'attendons-nous de Lucien de Rubempré, sinon qu'il perde toutes ses illusions de jeunesse ? Qu'attendons-nous d'Emma Bovary, sinon qu'elle s'ennuie jusqu'à s'éteindre en fantasmes ? Qu'attendons-nous de Charles Swann, sinon qu'il coure de bordel en bordel, tel Muffat derrière Nana, à la recherche d'une femme qui n'est pas son genre ? Les auteurs qui les ont inventés, autant que les

lecteurs qui les découvrent, ne veulent qu'une chose : voir ces personnages souffrir dans des situations extraordinaires, pour se dire à eux-mêmes : "Comme j'aimerais vivre leurs aventures à leur place ! Mais en même temps, comme je suis rassuré d'avoir une vie ordinaire, pour ne pas souffrir autant qu'eux !". Le personnage romanesque n'a d'intérêt que par le spectacle de sa souffrance qu'il offre à son auteur et à son lecteur. On n'attend pas de lui qu'il ait la même existence banale que son auteur ou son lecteur : l'expérience a été tentée après la deuxième Guerre Mondiale dans le Nouveau roman, elle s'est soldée par l'internement des auteurs dans d'étroits cénacles nobélisés et universitaires, et par un fiasco total auprès du grand public. La raison d'être du personnage romanesque, comme le Petit chaperon rouge, est d'être séduit et finalement dévoré par le loup. Sur ce point, je me souviens de la réaction très révélatrice d'un ami à qui j'ai diffusé un jour un court métrage du cinéaste allemand Philipp Kadelbach, *Platonische liebe*. On y voit une jolie étudiante, seule dans une grande maison, le soir, occupée à se préparer un bain. Elle y vit avec son chien, un berger allemand qui dort sur le canapé du salon, qu'elle appelle "Platon", et qu'elle incite à bouger en lui promettant un dessert avec de la crème chantilly. La caméra alterne plans d'intérieur et plans d'extérieur, où l'on voit des ombres inquiétantes se faufiler parmi la végétation. Les contre-jours, les silhouettes mystérieuses pénétrant silencieusement dans la maison par la véranda laissée imprudemment entrouverte, le monologue coupé de points de suspension de la jolie étudiante, le silence du chien face aux intrus, tout cela amène à penser que cette jolie étudiante sera bientôt agressée, violée ou assassinée. Je me souviens encore de l'œil brillant et de l'intérêt manifesté à ce moment par l'ami avec lequel je regardais ce court métrage, qui s'est redressé sur son siège en laissant échapper un : "Ah, elle va se faire tracter, cette fille !". La tension atteint son paroxysme quand un bruit parvient de la cave. La jeune fille prend peur, elle s'arme d'un couteau, elle descend lentement l'escalier qui mène à la cave, elle allume la lumière. Toute sa famille apparaît soudain pour lui crier : "Bon anniversaire !" avec un gros gâteau, on comprend alors que les silhouettes qu'on a vu précédemment se faufiler dans l'ombre étaient des membres de sa famille désireux de lui faire une surprise, on comprend aussi que si le chien n'a pas aboyé c'était simplement parce qu'il connaissait les personnes qui se sont introduites dans la maison. Mais la joie de l'assemblée familiale cesse aussitôt après le : "Bon anniversaire !", tétanisée par ce qu'elle voit : quand la caméra se retourne, on découvre que la jolie étudiante toujours armée du couteau, est entièrement nue, et que des traînées de crème chantilly recouvrent ses seins et son bas-ventre. Le spectateur comprend alors qu'elle a été interrompue en pleine préparation d'une soirée zoophile avec son chien Platon (d'où le titre ironique du court métrage, "amour platonique"). L'ami est resté silencieux, tétanisé comme la famille de la jeune étudiante, avant de se renfoncer dans son siège : "Oh non, c'est malsain, cette histoire ! C'est vraiment malsain !". Je me suis souvent interrogé sur ce malaise éprouvé par cet ami, le même que celui d'une majorité de spectateurs, le même que le mien. On préférerait voir cette jolie étudiante se faire éventrer par un cambrioleur, se faire kidnapper par des extraterrestres, se faire violer par un pervers de passage, la voir poignardée sous sa douche comme dans *Psychose* d'Hitchcock ou découpée à la tronçonneuse, la voir saccagée, baignant dans son sang, pleurant sur ses virginités perdues dans les plus extrêmes douleurs, plutôt que la voir ainsi se faire lécher complaisamment par son chien. On préférerait la voir, telle le Petit chaperon rouge, se faire trancher la carotide par les crocs de son canidé, plutôt que prendre du plaisir à coucher avec ledit canidé. D'où vient ce sentiment de malaise ? Dans le cas de ce court métrage comme dans le cas de Vanessa Duriès, du caractère dérisoire de l'objet sublimé : un chien là, et ici un "maître" qui avait tous les attributs du pauvre type incapable d'occuper sa vie autrement qu'en abusant les jeunes filles (processus qui ne dure qu'un temps, puisque Vanessa Duriès, juste avant l'accident automobile qui l'a tuée prématurément, semble avoir manifesté la volonté de mettre un terme à leur relation sadomasochiste, c'est-à-dire la fin de sa vénération pour lui ; dès l'époque même de rédaction du *Lien*, Vanessa Duriès était ambiguë sur ses motivations, révélant d'emblée que ses penchants masochistes d'adulte découlaient des mauvais traitements que son père lui infligeait enfant ["Lorsqu'il était de très méchante humeur, [mon père] m'enfermait attachée dans le noir à l'intérieur d'un placard dont l'exiguïté me terrorisait. Ses énormes mains d'homme puissant s'abattaient sur mon visage émacié qui s'empourprait aussitôt comme le signal de détresse d'un naufragé. Ces corrections injustes m'humilièrent profondément les premières fois. Mais, inexplicablement, plus elles se répétaient et plus je ressentais un sentiment étrange, qui progressivement m'inquiéta, me dégoûta et acheva de me déstabiliser vis-à-vis de mon père que je ne parvenais pas à haïr. Je crois aujourd'hui savoir que je ressentais déjà l'orgueil qu'éprouve celle qui est l'objet de sévices de la part d'un être aimé. Chaque coup reçu peut alors s'interpréter comme une marque d'intérêt, voire d'amour. Car sinon, pourquoi le père ou le maître punirait-il, fouetterait-il son enfant, son esclave ? [...] N'ayant pas la nature d'une guerrière, ne sachant pas opposer la violence à la cruauté, j'ai appris à dominer ceux qui usaient de moi en rendant mystique et ambiguë l'offrande de ma soumission", *Le lien*, Introduction]). Mais n'est-ce pas le propre de l'amour, de la passion, que transformer les choses laides en choses belles ou les choses belles en choses laides, autrement dit donner une valeur positive ou négative à ce qui est banal, transformer les paysannes de la Mancha en reines, les meurtres en regrettables concours de circonstances ou en délits gratuits délibérés, les tableaux de Cézanne en chefs-d'œuvre ou en croûtes, les guerres idéologiques en Victoires ou en Défaites ? Dans l'ordre public, la norme équivaut à la quantité : quand un objet est désiré et sublimé par mille personnes, on ne trouve rien à redire parce qu'on juge cela naturel, mais quand un objet n'est désiré et sublimé que par une unique personne on trouve cela louche, douteux, répréhensible, on souhaite rééduquer cette personne ou l'anéantir, on préfère qu'elle soit malheureuse en se forçant à vivre une existence consensuelle ou qu'elle se suicide plutôt que la voir heureuse dans cet attachement à un objet n'attirant aucun consensus, et par suite suscitant la réprobation générale (pour ma part, je considère que la seule barrière à l'expression amoureuse est le déplaisir : n'étant pas sadique je n'accepterai jamais de fouetter une Vanessa Duriès même si elle me le demande avec insistance, n'étant pas masochiste je n'accepterai pas davantage de recevoir des coups de fouets d'une maîtresse m'assurant de ses bonnes intentions, et n'étant pas zoophile même en période de lourd célibat j'ai toujours écarté d'un vigoureux coup de pied les chiennes trop envahissantes ; cette barrière étant établie, chacun demeure libre de ses propres consentements intimes avec une Vanessa Duriès ou avec l'animal de son choix, pourvu qu'elle/il soit d'accord...).

Afin de provoquer le plus grand des malaises, j'ai choisi pour personnage principal le plus romanesque et le plus œdipien qu'on puisse trouver : l'Occident lui-même, qui se raconte à la première personne du singulier. La diégèse suit une ligne inverse de celle du cheminement intellectuel de ce narrateur occidental : plus l'histoire avance dans le temps, plus la réflexion puise dans le passé. Melae incarne l'Antiquité, la séparation et la période floue qui suit évoquent le Moyen Âge, Frellia incarne l'Histoire récente. J'ai situé le point de départ à la Renaissance : tel Christophe Colomb inaugurant une nouvelle route vers l'ouest, le narrateur, "dans une sorte d'euphorie, désirant rompre avec une habitude stérile et molle" (*Et maintenant l'hiver* I), décide de changer l'itinéraire habituel de ses promenades dans Contentès, c'est ainsi qu'il découvre un nouveau magasin aux allures de Nouveau Monde, où Frellia travaille. L'évolution de la relation avec Frellia rappelle l'évolution de l'Occident moderne avec les terres nouvellement découvertes, son attirance, sa convoitise, son désir de conquête, et finalement son quasi viol au XIX<sup>ème</sup> siècle suivi d'un quasi suicide au XX<sup>ème</sup> siècle. L'évolution de la relation avec Melae quant à elle rappelle l'évolution de l'Occident ancien, depuis la joie brute et innocente de l'ère classique (Melae a un visage rond enfantin, "aussi délicat et aussi pur qu'un marbre de Praxitèle" [*Et maintenant l'hiver* VI], elle s'amuse sur un manège et s'endort en suçant son pouce [*Et maintenant l'hiver* V]) jusqu'au plaisir pervers et décadent de l'ère impériale (cf. la scène d'humiliation volontaire à la fenêtre [*Et maintenant l'hiver* II]). La relation tendue et finalement agressive avec Frellia s'explique par l'événement vécu par le narrateur dans son enfance, de même que le caractère tourmenté de l'Histoire occidentale moderne s'explique par le cataclysme de Santorin à l'origine de l'Occident : l'attitude émancipatrice du narrateur contre l'acte ancien de son père, renvoie à l'émancipation des Achéens contre les Minoens infanticides après ce cataclysme - parmi lesquels Thésée contre Minos -, que j'explique longuement dans le premier acte du *Temps perdu*. Pour universaliser mon propos, j'ai situé ce récit en Marcalance, dans la ville de Contentès traversée par la Mheinne, extrapolation touristique de ma ville de Rouen traversée par la Seine. Danceny, où se trouve la maison de la tante Majenie, est une extrapolation de La Bouille en aval de Rouen, où ma mère m'emmenait souvent pour acheter les prunes que les propriétaires locaux naguère vendaient le long de la route en bordure de la Seine jusqu'à Bardouville. Les Phems, où se trouve la maison des parents du narrateur, entre Saûle et Mheinne, est une extrapolation des Damps en amont de Rouen, au confluent de l'Eure et de la Seine, où enfant je subissais parfois, dans les restaurants de l'endroit, annexés au chemin gardé par le *Pourquoi pas ?* qui y était amarré (que j'ai rebaptisé "*Peary*" dans *Et maintenant l'hiver*), d'interminables repas familiaux. Stylistiquement, mon modèle a été François Mauriac, d'où quelques allusions aux années 1930 (par exemple l'envahissement systématique des lieux publics par la fumée des cigarettes, peu à peu interdit dans les pays occidentaux à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle), et le prénom "François" Seganis que je me suis trouvé comme pseudonyme quand j'ai autoédité cette œuvre en 2004.

*Et maintenant l'hiver* porte la mémoire de l'Occident : les *Articles de guerre* portent la mémoire de mon été pourri de 1993 dont j'ai parlé par ailleurs, et de sa résolution dramatique un an plus tard. Les deux nuages atomiques qui s'élèvent vers le ciel, au-dessus d'Athènes ruinée, ne sont que la vision fantasmée de mon camarade cavaleur et de la jeune femme dont j'étais alors épris partis ensemble en vacances en cet été 1993, puis de leur mort (physique pour lui, symbolique pour elle désormais associée à un fantôme) en septembre 1994 à Dieppe, me laissant dévasté d'abord par la jalousie et l'amertume, puis par un incurable vertige existentiel. Cette double expérience a été un naufrage vécu comme une libération, une libération vécue comme un naufrage. Torturé par la nécessité urgente de me trouver un sens, j'ai assimilé cette dévastation individuelle à la dévastation collective de l'Occident au sortir de la deuxième Guerre Mondiale, découvrant soudain sa capacité de mort industrielle, étatique, scientifique : c'est ainsi que je me suis progressivement fondu dans l'Histoire occidentale. Torturé par le besoin aussi immédiat de me raccrocher à des principes élémentaires, je me suis plongé dans les profondeurs passées de l'Occident : c'est ainsi que j'ai progressivement conçu *Le temps perdu*. La disparition de l'auteur François Seganis, dont je parle dans mes introductions à *Et maintenant l'hiver* et aux *Articles de guerre*, n'est pas aussi fictive qu'elle paraît. Le pseudonyme "François Seganis" que je me suis choisi pour ces deux œuvres renvoie à la fois à Mauriac, et à la Grèce que j'ai découverte durant les années universitaires à travers l'étudiante grecque dont j'ai parlé par ailleurs ("Seganis" rappelle par assonances et allitérations le nom du poète Georges "Seféris" et celui du compositeur Iannis "Xenakis" que j'étudiais à cette époque). Or, après ce double événement, j'ai cessé d'écrire à la manière de Mauriac, ayant acquis une soudaine aisance de plume, m'exprimant sans l'intermédiaire œdipien d'un Père littéraire. Et la Grèce a cessé de m'apparaître aussi lointaine et idyllique : elle est devenue une image de naissance et de mort, de flamboyance et de désastre, d'espoir et d'impasse. Dans la préface aux *Articles de guerre* que j'ai autoédités en 2003, j'évoque la biographie et les œuvres de François Seganis, calquées sur ma propre biographie et mes propres romans achevés ou non, ne méritant pas d'être diffusés à l'exception d'*Et maintenant l'hiver*, écrits entre ma découverte de la Littérature au lycée et l'été 1993 : après cette date, tel François Seganis, une partie de moi a effectivement disparu, puisque je n'ai plus jamais raconté l'Histoire occidentale sous forme fictionnelle à travers des personnages inventés, mais sous forme de discours à la première personne du singulier ou du pluriel.

## Préface à l'édition de 2004

Un roman se définit par la présence de trois éléments : un sujet désirant (le personnage principal), un objet désiré (qui peut être une notion ou un autre personnage), et, entre ces deux éléments, un tiers (qui peut être également une notion ou un autre personnage) possédant l'objet désiré et empêchant le sujet désirant d'y accéder. Le tiers joue, pour le sujet désirant, un rôle ambigu : il est à la fois un obstacle et un modèle. Pour cette raison, un roman se termine toujours par un échec : en essayant de ressembler au tiers pour atteindre l'objet désiré, le sujet désirant finit par perdre son identité, et donc par mourir moralement ou physiquement.

Dans *Et maintenant l'hiver*, François Seganis a voulu simplifier au maximum ce schéma. Il s'explique dans une lettre à Cyril Ekan, le directeur du journal *De Morld* : "J'écris en ce moment un roman qui est l'ossature du genre romanesque. Il met en scène un fils reproduisant les actes de son père pour tenter de séduire sa mère. Je ne donne pas de nom à ce fils, ni à son père, ni à sa mère, et j'essaie d'ancrer mon récit dans le quotidien, sans me perdre dans des détails. Le lecteur éprouvera ainsi un sentiment de malaise, car je le renverrai à lui-même. Entre le lecteur et le personnage en effet, il existe un lien sadomasochiste : le maître/lecteur prend son plaisir en possédant physiquement l'esclave/personnage, mais l'esclave/personnage possède moralement le maître/lecteur en lui offrant le spectacle de sa propre souffrance. Un livre mettant en scène un personnage qui se lève tous les matins à six heures pour prendre le métro et aller au bureau, et qui revient le soir pour s'affaler dans son canapé et regarder la télévision, finira rapidement au pilon. En revanche, un personnage qui survit seul sur une île déserte et hostile, ou qui endure une passion interdite, ou qui risque de mourir dans un tremblement de terre ou une attaque de pirates, restera longtemps dans la mémoire du lecteur. Le sentiment de malaise que provoquera *Et maintenant l'hiver* résultera d'un retournement de ce principe sadomasochiste : le lecteur aura envie d'envoyer mon roman au pilon parce que le personnage principal ne vivra rien de plus qu'un banal œdipe, et en même temps il se retiendra de passer à l'acte, car ce personnage principal sera un autre lui-même".

Ce sentiment de malaise, que François Seganis produit à la lecture d'*Et maintenant l'hiver*, va de pair avec un sentiment de totale frustration. Que savons-nous de Melae ? Rien. Que savons-nous de Frellia ? Rien. Que savons-nous des parents du personnage principal ? Rien. Autrui, pour le personnage principal comme pour le lecteur, demeure une énigme. Le monde, pour l'un comme pour l'autre, est un vaste champ d'hypothèses qui ne trouvent jamais de conclusions. Et la description du réel est par conséquent impossible, car tout est déformé par les souvenirs.

Pour certains le passé a la douceur d'une madeleine trempée dans une tasse de thé : pour d'autres il a la laideur d'un lustre de supermarché et le son d'un matelas grinçant (chapitre IX). Nous ne saurons jamais si la vie de François Seganis a inspiré la vie du narrateur d'*Et maintenant l'hiver*. Restent les faits : à l'exception d'une compilation de nouvelles anciennes imposée par son éditeur, *Miroirs brisés*, *Et maintenant l'hiver* est la dernière publication de François Seganis, qui disparut quatre ans après dans le chaos de la deuxième Guerre Mondiale.

Christian Carat

*Et maintenant l'hiver*

## I

Inutile de me leurrer. Cette règle de conduite s'était imposée finalement, moins par l'absence de signes laissant espérer un retour, un coup de téléphone, ou une lettre, que par l'isolement où je m'enfonçais presque inconsciemment, véritable calamité dont l'insupportable réalité troublait de plus en plus fréquemment l'ordre de ma conscience. Le matin, à peine réveillé, souvent, je restais persuadé qu'elle dormait à côté de moi, qu'elle s'apprêtait à se lever pour me dire bonjour. Alors je me tournais pour la voir, pour la toucher. Il n'y avait personne. Je pensais à elle non pas toute la journée, mais par intermittence, à cause d'une situation ou d'un lieu, d'une partie d'un décor, d'un détail. Depuis un mois j'associais n'importe où et n'importe quand, à une chevelure féminine croisée dans la rue, à un bruit particulier, à une odeur, une anecdote vécue avec elle. A d'autres moments son souvenir ne venait pas de moi, mais des autres, ou des circonstances : ce n'était plus moi qui recréait involontairement un instant de notre vie à partir d'un rien, mais un fait qui s'imposait à moi, une preuve de notre union qui continuait à exister malgré tout. Et ces faits, comme le souvenir, ne s'imposaient que par instants, dans les situations les plus inattendues : tantôt un ami que je rencontrais remarquait : "Tiens ? Tu n'es pas avec Melae ?", tantôt un objet ordinaire qu'elle m'avait donné réapparaissait soudain, sur une étagère, au fond d'un placard, dans un tiroir trop longtemps oublié. A aucun moment pendant notre relation, je n'avais supposé sérieusement qu'un jour viendrait où nous ne nous verrions plus. Peut-être y avais-je pensé, mais de façon tout à fait superficielle, pour occuper mon esprit ou pour me créer des complications. Je l'avais aimée simplement. Et finalement nous n'étions plus ensemble.

Ma résistance vacillait peu à peu devant la conviction tenace que l'ampleur de mes sentiments futurs n'empêcherait plus à ce traumatisme, à ce soupçon en fin de compte absurde parce qu'il ne s'appuie que sur d'irrationnelles passions, de se manifester impérieusement, et dans tout mon être, avec une implacable régularité : "Mon échec avec Melae se renouvellera-t-il, ou était-ce juste un accident ?". En somme, ce que je regrettais, avant même Melae et toutes les journées que nous avons passées ensemble, c'était mon ignorance. Seul, j'avais trouvé une amie, qui s'en était allée : maintenant j'aurais toujours un doute. Dans la confusion provoquée par notre séparation, ce que j'éprouvais ranimait en moi le souvenir des conquérants antiques et de leurs expéditions autant hardies que hasardeuses, des Egyptiens en Nubie, d'Alexandre en Inde, des Romains en Germanie, dont les empires précaires n'avaient servi qu'à enrichir les barbares. Ma virginité, offerte à Melae, notre séparation ne me la rendrait pas : je ne l'avais perdue que pour quelques semaines de bonheur maussade, pour rien. Melae m'avait offert un monde à la conquête et à la gloire faciles, mais dont les proportions me dépassaient. Peu importe si je regrettais ou non de l'avoir conquis, je m'attristais de l'avoir perdu. Melae m'avait permis de vivre tout ce que jusqu'à elle j'apprenais au hasard de mes lectures : par instants je m'en voulais d'avoir ainsi rejeté mes livres, ou du moins de n'avoir pas retardé cette découverte, ne pas l'avoir vécue dans une perspective moins triomphaliste, ou réservée pour une autre.

Parce qu'elle demeurait ma première relation, je me sentais attaché comme à une faillite perpétuelle. Seulement deux mois auparavant, documentaliste ordinaire d'université, toujours handicapé en société par mon peu de vécu, je tenais sur tout des propos arbitraires, en fonction de ce que je lisais ou qu'on me racontait, incapable de mesurer la différence entre la réalité et les fictions dont je m'emplissais l'esprit. Et j'avais aimé Melae. Aucune relation future ne me permettrait de franchir une distance plus grande ou monter une marche plus haute : je n'étais plus vierge, et je resterais pour toujours l'ex-petit ami de Melae. Je changerais de caractère, ou je resterais le même ; mais je ne pouvais plus découvrir un monde déjà découvert, je ne pouvais pas naître une deuxième fois. Aussi absolues que seraient peut-être mes passions futures, elles seraient toujours incomplètes, moins pures et moins inattendues. Je m'étais bien douté que la complicité finirait par se tarir, mais jamais aussi rapidement, et surtout pas de cette façon. Jusqu'au dernier jour je m'étais figuré que, comme moi, elle s'efforcerait de rallumer la flamme : après son départ je me demandais si cette flamme n'avait jamais existé qu'en moi... Ah, ces ruines étaient bien plus éloquentes que tout ce qu'elle avait pu me raconter pendant deux mois ! Mon île déserte laissait place à une planète encore plus déserte. Cette identité acquise grâce à Melae, bien loin de me rapprocher du monde et de tout ce que j'espérais, me détachait au contraire un peu plus des autres et de mes idéaux.

Et cependant... Après un mois de repli sur moi-même, je me décidai à sortir, et un événement survint qui atténua le caractère merveilleux du souvenir, et remplit peu à peu mon néant quotidien.

En cette période de l'année, Contentès n'est plus animée que par les touristes. Il n'est pas rare, du côté Eloissan, que la circulation soit encombrée par les cars d'excursion garés en double file. On voyait sous le Grand-Arche, ce matin-là, des grappes de vacanciers. Moi qui sortait juste de ma première histoire d'amour, comme à l'ordinaire je retrouvai ce morne brassage de langues, cette moiteur des ruelles, cette irréalité des maisons à encorbellements et de leurs façades boisées livrées aux commentaires des guides et aux photographes, banalement caractéristiques de la saison estivale. Si on oublie les touristes, on ne croise dans les rues piétonnes, pendant cette saison, que les étudiants, les personnes âgées, les gens sans un sou - justement ce jour-là, un peu avant la place de la Cathédrale, un pastelliste des Beaux-Arts réalisait sur une grande toile étalée par terre, pour gagner un peu d'argent, une scène mythologique, et un guitariste interprétait plus loin, sous les arcades, un arrangement d'une chanson populaire. Poussé par l'habitude, je ne m'étais pas rendu compte d'avoir emprunté l'itinéraire traditionnel de mes promenades : de mon appartement de la rue de la Vegamt, j'avais remonté toute la rue du Grand-Arche jusqu'à la Cathédrale. Je m'apprêtais à poursuivre mon chemin habituel : la rue des Charmes, puis la rue Romainssan ou Nilassan, vers les bouquinistes et les galeries de peinture alentour de la rue du Belbec. Mais ce jour-là, dans une sorte d'euphorie, désirant rompre avec une habitude stérile et molle, et intimement persuadé que j'allais découvrir un quartier que je ne connaissais pas, je résolus de descendre la rue du Vieux-Pont, vers la Mheinne. Je n'avais pas marché une minute dans cette direction que j'étais déjà arrêté devant la vitrine d'un long magasin, aux couleurs vives, neuf, en même temps disquaire, librairie musicale, où on vendait des instruments de tailles diverses : orgues, trompettes, guitares et flûtes, harmonicas, guimbardes... La porte était grande ouverte, j'entrai. L'intérieur venait juste d'être rénové, les couleurs noir et rose primaire des murs reposaient les yeux, la climatisation permettait d'oublier la température étouffante du dehors. Une vendeuse, la plus âgée, discutait avec un client sur le prix des instruments en exposition, une autre à la caisse parlait avec une femme qu'elle semblait connaître, qui tenait son garçon d'environ cinq ans par la main. Un jeune homme d'un âge s'approchant du mien - nez fort, crâne dégarni, barbichette - attendait derrière cette femme, et un autre homme encore, plus vieux celui-là, errait parmi les orgues électroniques. Un parfum fort et agréable montait à la tête. Je m'accoutumai progressivement au bruit répétitif des ventilateurs. La discothèque se trouvait dans un coin du magasin. Une fille s'y tenait immobile et s'occupait à je-ne-sais-quoi. Je me délectai dans ce décor, cherchant vaguement des versions différentes d'un même concerto, ou m'attardant sur des compositeurs que j'aimais, ou plus platement encore sur des couvertures d'emballage de disques qui me paraissaient jolies. Et j'entends encore le jeune garçon à la caisse, sans doute impatient de sortir, se mettre à crier. Je vois encore la fille, toujours immobile, qui me tournait presque le dos, lever la tête.

Un contraste absolu surprenait d'emblée, qui tranchait net entre sa peau blanche comme du lait, sa chair inerte, sa physionomie qu'aucun éclat n'animait, et le noir de ses cheveux, de ses yeux ronds et hagards. Comme dans une lutte, ou comme dans une fusion parfaite, cette blancheur terne et ce noir brillant s'opposaient ou se complétaient, selon que je regardais ses paupières, sa chevelure ou sa peau. Tantôt la différence radicale entre ses yeux et sa chair paraissait désunir ses traits, tantôt cette rivalité naturelle s'estompait, le blanc et le noir paraissaient se confondre, et son visage renaissait en une harmonie parfaite. Elle tourna la tête vers moi. Une seconde, je pus voir sa face. Le contraste que j'avais constaté sur son profil était plus absolu encore sur sa figure toute entière, ses yeux plus brillants et pénétrants, ses cheveux rayés de longues mèches outremer, sa chair on ne peut plus blême et éteinte. Et le blanc et le noir s'exprimaient sur ce visage comme sur un champ de bataille ou sur un lit, un visage à la mesure de leur dissimilitude et de leur complémentarité. Je fus le premier à baisser les yeux. Quelques secondes plus tard, elle était de nouveau concentrée sur son travail, je relevai la tête. Les cheveux descendaient sur le cou, sur les épaules. Je m'étais déplacé pour voir le profil : ses pommettes saillantes, ses joues maigres, ses oreilles discrètes au-dessous desquelles on apercevait l'articulation de la mâchoire, son front vaste, son nez fin. Une barrette dans ses cheveux, sur le dessus de la tête. Des plis noirs sous les cils, comme au lendemain d'une veillée tardive. Des lèvres fines. On devinait qu'elle devait remettre souvent derrière son oreille la mèche rebelle sur sa joue. Ses cheveux suivaient la ligne de sa nuque, et s'enroulaient sur ses vertèbres cervicales, qui étaient dégagées. Ses épaules droites et carrées étaient bien redressées, et ainsi on observait mieux la courbe de son dos et le dessin de ses omoplates. Des bras découverts délicats. Une poitrine ni trop petite ni trop généreuse. Une taille mince qui s'accordait avec ses hanches. Des jambes dont la juste grandeur s'harmonisait avec les autres formes du corps. Ses chevilles étaient nues. Mais ni ses chevilles, ni ses jambes, ni ses hanches, sa taille, son dos ou son cou ne me faisaient oublier sa figure, et je revenais toujours, après avoir regardé dans d'autres directions, vers ses yeux et sa chevelure.

Elle me regarda une seconde fois. Pendant cinq ou six secondes, elle me considéra avec dédain, attendant que je lui réclamasse quelque chose. Je restai muet. Je me rappelle même ne pas avoir osé avaler ma salive. Impossible de m'en détacher. Pour être sûr que c'était bien elle que j'observais, tout en gardant la même attitude, la tête fixe, elle baissa les yeux, se remit à son travail quelques secondes, et les leva de nouveau, les baissa, les releva encore. Elle recommença plusieurs fois, comme par jeu, avec un air indifférent. Le contraste entre sa peau et ses cheveux à partir de ce moment me parut plus fade ; elle n'avait plus ce visage extraordinairement dense que j'avais détaillé quelques secondes plus tôt, mais un beau visage de jeune femme, agréable et doux. Enfin sa tête remua. Certaine d'être observée, elle attendait sûrement de moi un comportement plus précis : étais-je absorbé dans une réflexion et mes yeux s'étaient-ils posés sur elle par hasard ? Hésitais-je à lui demander un renseignement ? Étais-je un jeune homme comme les autres, un artiste, ou un sadique ? On voyait à son expression plus nerveuse qu'elle se demandait pourquoi je n'avais pas bougé d'un pouce depuis une demi-minute. Sa gorge émit d'abord un bruit semblable à un petit gémissement. Elle me dit : "Vous voulez quelque chose ?", du ton le plus naturel et le plus terne qui soit. Sa voix me remit les pieds sur terre. Je hochai la tête, je fis avec ma main droite un geste confus, je piétinai sur place. Je suis certain d'avoir répondu un "non" catégorique, mais ensuite... une bafouille du style : "Je trouve, je trouve", peut-être. En tout cas, même absurde, ce fut une réponse rassurante. Moi qui avait craint un instant qu'elle appellât une autre vendeuse pour me servir, ou tout simplement qu'elle quittât sa place, je la vis replonger dans son classement - apparemment elle comptabilisait sur un cahier les disques en magasin - avec un air de satisfaction. Alors, parce que justement elle paraissait plus confiante, je



me sentis moi-même plus rassuré. Pour parer à toute éventualité cependant, j'avancai de quelques mètres et je passai derrière un présentoir. De cet abri improvisé je pus observer parfaitement tout son profil.

De taille moyenne. A peu près mon âge. Sa tête penchée sur son classeur, tout le reste de son corps restait droit. Elle portait une chemise blanche à manches courtes. Le bout de son sein saillait nettement sous le tissu. La lumière au-dessus d'elle laissait ressortir le volume moyen de sa poitrine, en étalant son ombre jusqu'au milieu du ventre. Sa ceinture enserrait sa taille, déjà mise en valeur par les pinces de son pantalon en toile et la rondeur de ses hanches. Je remarquai une minuscule étiquette rouge sur sa poche arrière. On devinait la forme de ses cuisses, de ses mollets. Elle s'amusait, tout en laissant le reste de son pied à l'intérieur, à sortir le talon droit de sa chaussure. Je me penchai, discrètement. En vain je cherchai un bracelet à son poignet, une bague à son doigt, un collier à son cou avec son prénom, au moins son initiale. Rien vu. La plus vieille des deux autres vendeuses, la patronne sûrement, qui était partie dans la réserve chercher un cuivre pour le client qu'elle servait, cria soudain : "Vous n'oubliez pas ceux de la réserve, Frellia ! Surtout que nous avons reçu la commande hier !". Elle répondit à haute voix : "Non, non, madame !". La patronne revint : "Et ce n'est pas une petite commande", conclut-elle d'une voix moins forte, avant de rejoindre son client avec le cuivre. Elle s'appelait donc Frellia.

Trois jeunes hommes entrèrent à ce moment. L'accoutrement du premier cachait mal son obésité ; le second avait l'allure d'un playboy, avec son complet vert, sa mèche qu'il rejetait toujours à l'arrière par un mouvement de la tête ; le troisième portait un simple pantalon bouffant et une chemise trempée sous les aisselles, au dos de laquelle était dessiné un certain "Moulin de la Salette". Je souffris de voir Frellia sourire. Après avoir constaté que les deux autres vendeuses ne la regardaient pas, elle embrassa furtivement le playboy sur la bouche, qui se détacha du groupe juste après, cherchant à se donner une contenance en observant négligemment des disques de variétés. L'obèse alluma une cigarette, un moment son allumette éclaira ses mains jointes et sa bouche molle. L'autre parlait toujours à Frellia : il brama de répit, assurant qu'il était heureux d'être enfin en vacances, après qu'on eût failli lui retirer son congé annuel, "maintenant que la direction avait décidé de maintenir une activité constante dans son entreprise". Après quelques minutes, ils sont sortis, presque en file indienne : l'obèse parlait au type en chemise derrière lui, le playboy, qui avait embrassé une nouvelle fois Frellia en lui souhaitant bon courage, fermait la marche, avec cet air d'absolue insouciance propre aux fats. Je les vis passer devant la vitrine, descendre vers la Mheinne. Frellia était toujours immobile et calme. Je risquais d'éveiller des soupçons, j'avais passé assez de temps dans ce magasin. Je sortis donc à mon tour.

Frellia n'était pas à mon image, mais elle n'était pas non plus tout à fait mon contraire. La vulgarité de son "Vous voulez quelque chose ?" me convainquit qu'elle n'était pas mon genre - qu'elle appartenait à cette race impitoyable des filles-enfants, fières, solitaires, malheureuses, n'ayant d'autre moyen pour se rendre originales que de provoquer des situations désagréables ou à l'inverse de tout le monde, de se laisser mal voir de leurs interlocuteurs ou de refuser d'embrasser trop souvent leur petit ami -, et en même temps je me sentais prêt à en tomber amoureux. Le désir d'attachement n'attendait qu'un signe. Je ne savais pas ce que m'avait séduit en elle, sa plastique, son immobilité, ou son apparent désintérêt du monde. Mais il était sûr que sa présence ne m'avait pas laissé de marbre, et que rien n'éteindrait désormais ma curiosité, l'affection que je ressentais déjà. Même si Melae, d'ailleurs, restait bien présente, je commençai à la confondre avec Frellia dès les premiers jours qui suivirent la rencontre : je m'endormais le soir en évoquant une Frellia qui me connaissait, qui fréquentait les couloirs de l'université, une Frellia qui venait me demander un livre à la bibliothèque. Pour effacer un mauvais épisode de ma vie avec Melae, j'inventais une histoire avec Frellia : je plantais un décor - l'université, son magasin - et je composais une rencontre idéale, en changeant sans arrêt des détails, je créais des dialogues puérils ou violents, je mettais en scène ; mais bien souvent nos entretiens étaient troublés par l'arrivée inattendue de Melae, dont Frellia était la meilleure amie, ou la plus farouche ennemie parce qu'elle avait voulu séduire son playboy... En somme je commençai à vivre sur un espoir et un souvenir.

La grande nouveauté effectivement, dans ce que j'osais de façon un peu hasardeuse appeler ce nouvel amour, résidait dans mes espoirs démesurés, qui s'évanouissaient lorsqu'après un instant de rêverie je revenais soudainement sur terre et constatais mon état. La peur de connaître une déception plus grande encore que celle vécue en fin de saison refoulait indistinctement mes fantasmes, mes souhaits, mes projets : ce que j'avais donné à Melae et découvert avec elle, je ne pouvais ni l'offrir à une autre, ni le découvrir une seconde fois. Et j'avais offert et découvert beaucoup. Melae au moins m'avait permis de découvrir la volupté et le sentiment amoureux, Frellia ne pouvait rien m'apporter de plus. Chaque jour, chaque heure d'enthousiasme appelait ainsi la mélancolie, qui elle-même disparaissait sous d'irraisonnables espérances. D'un côté je demeurais parfaitement conscient que commencer une histoire d'amour avec cette Frellia mènerait assurément à un désastre, et d'un autre côté je ne pouvais pas nier penser à elle, même quand j'essayais de me prouver le contraire, de me dégoûter de la revoir ou de me distraire l'esprit. La vérité est que je fantasmais malgré moi. Je continuais d'accorder à mes idées sur l'amour, au monde, aux êtres, une confiance qui avait résisté au coup de cette séparation d'avec Melae, sans craindre les moqueries, ni la colère, ni de mettre mal à l'aise, ni de passer pour fou, ni le mépris.

Je n'avais pourtant aucune raison de m'acharner. Tout ce que les : "Je t'aime" trop fréquents de Melae m'avaient apporté, j'en éprouvais les conséquences amères à chaque moment de la journée, depuis le matin quand j'achetais deux croissants au lieu de quatre, jusqu'au soir quand je regagnais mon lit grinçant et vide. Au sortir de cette relation j'apparaissais comme un de ces types que certaines étudiantes, quand elles sont seules à se raconter leurs dernières aventures, groupées autour d'une table du restaurant universitaire ou de la bibliothèque, se vantent d'avoir "décoincé", un niais. Ce n'était pas tellement le départ en lui-même que je regrettais, mais sa cause, ou plutôt son absence de cause. Ce départ, finalement, je l'aurais peut-être mieux accepté avec une raison véritable. Des couples qui se déchirent, on voit cela tous les jours, mais chez Melae on ne pouvait parler ni d'erreur ni d'amour. Je n'avais été qu'un de ses nombreux petits copains. C'est bien simple : son départ, je n'y

crus qu'à la longue. Même le train parti, même quand elle monta dans le wagon, même avant pendant le trajet jusqu'à la gare, je ne réalisai absolument pas ce qui m'arrivait.

## II

Aucune inquiétude dans ses gestes : avec une douceur et une délicatesse inouïes, Melae étalait la confiture sur sa tranche de pain. Elle avait remonté le drap pour couvrir sa poitrine - sans doute pour éviter de me distraire, pour que j'entendisse bien et que je comprisse bien ce qu'elle voulait me dire. Aucun frisson sur ses bras nus. Ses yeux observaient le bord du lit. Elle posa son bol. Et sans tourner la tête vers moi elle rompit le silence : "Je dois te dire quelque chose". En constatant son air grave, je préférai ne pas l'interrompre. "J'ai trouvé un mot de mon père hier, dans la boîte à lettres... Il m'invite à le rejoindre... Je pars bientôt..." Je me souvins que la veille, je l'avais effectivement surprise en train de lire une lettre : "En Armorie ? Jusqu'à la fin de l'été ? Tu n'es pas obligée de partir, non ?". "Si..." "Et comment je te verrai, moi ?" Elle fut embarrassée par la tournure de ma question, qui l'obligeait à répondre par une phrase, à trouver des formules, des explications, des arguments. Je corrigeai : "Je ne te verrai plus jusqu'à l'automne ?" "Non..." Au bout d'un temps, je lui demandai : "Tu me donneras ton adresse ?". Avec un air ennuyé, les yeux baissés sur son bol vide qu'elle tournait dans un sens puis dans l'autre, elle me répondit : "Je préférerais qu'on ne se voit plus du tout".

L'après-midi, attablés à la terrasse d'un café, elle se décida tout de même à me révéler le fond de sa pensée : "Si je te dis que je veux simplement voir de nouvelles têtes ? D'ailleurs toi aussi tu dois en avoir assez de moi". "Evidemment si tu décides à ma place..." "En tout cas je n'ai plus envie de te voir." "Ce que nous avons vécu ensemble comptait pour rien ?" Elle bougonna mollement en soulevant les mains : "Tu dramatises tout aussi ! Il ne s'est rien passé ! Enfin, si, pas autant que tu crois. Tu me surestimes". "Ah !" "Je n'y peux rien si c'est toi qui te trompes." "Donc tu n'as pas trouvé ce que tu cherches avec moi. Tu crois que tu trouveras un jour ?" "Tu m'ennuies. Tu réfléchis trop. Ou plutôt tu rêves, et quand tu te réveilles tu rêves encore ; tu crois que tout te tombera dans la main, comme par enchantement, d'un coup de baguette magique. Je suis plus jeune que toi, mais j'ai une approche de la vie sûrement plus réaliste." Ces affirmations que je percevais toujours aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, comme des trompettes de fin d'un monde, effaçant d'un coup la certitude que notre union n'était pas une union ordinaire - certitude commune à tous ceux qui vivent leur premier amour, ignorant qu'une passion n'est qu'un brasier plus ou moins vivace condamné à s'éteindre demain ou ce soir -, ces réponses irréfléchies, âpres, invincibles, assassines, Melae ne se rendit sans doute pas compte qu'elles me bousculaient jusque dans mes accoutumances, au point de détruire le seul repère que je croyais inébranlable, ce décor contentésien qui nous entourait, que je connaissais si bien pourtant. Finis les plaisirs, le confort, la paresse tranquille. Les monuments que je m'étais élevés croulaient. Je lui demandai finalement : "Tu pars quand ?", et c'est sans état d'âme particulier, sans surprise, presque avec indifférence que je l'entendis me répondre : "Demain".

Le soir, quand je m'approchai du lit pour m'allonger, elle avait déjà l'attitude de poupée désarticulée des dormeurs. J'allumai la veilleuse, sans crainte de la réveiller puisque mon oreiller lui cachait la lumière. Impossible de dormir. Un livre traînait sur la table de chevet, je l'ouvris : au bout de cinq minutes de lecture superficielle je le refermai, le trouvant inintéressant. Je me levai précautionneusement. Malgré les grincements des ressorts elle ne se réveilla pas. Je me dirigeai vers la fenêtre. Je restai longtemps la tête entre la vitre et le rideau, à grignoter des gâteaux secs. Le paquet vide, jeté dans la corbeille, je me rapprochai du lit. Mon pied se prit soudain dans un objet par terre, je faillis tomber. J'en ris. Malgré le bruit elle continua à dormir. Je m'assis en riant encore - ricanements presque imperceptibles d'abord, comme des hoquets, puis de plus en plus rapprochés et sonores. Et constatant une dernière fois qu'elle ne se réveillerait pas j'éclatai d'un bon gros rire qui secoua les ressorts de la literie et résonna dans la pièce.

Le lendemain Melae se leva avec une hâte contenue. Sa valise était prête. Nous devions aller la chercher chez elle. Nous sortîmes. "Sa valise était prête" : le silence était tel entre nous, quand nous traversâmes la Mheinne et remontâmes l'avenue, que son propos me revint. Quand avait-elle pu préparer sa valise ? Nous avions passé la nuit ensemble, nous ne nous étions pas quittés un instant la veille, je ne voyais pas quand elle avait pu trouver un moment libre. Et je me rappelai soudain que l'avant-veille, quand nous étions tous les deux chez elle, après qu'elle eût lu la lettre de son père, elle m'avait dit : "Attends-moi une seconde, j'ai quelque chose à finir". C'était sa valise, ce "quelque chose à finir", bien sûr ! "Tu as préparé quand ta valise ?" Elle ne me répondit pas. Donc je ne me trompais pas. "Avant-hier ? Quand nous étions chez toi ?... Pourquoi tu ne me réponds pas ?" "Parce que tu m'ennuies." Non, je ne me trompais pas : elle avait bien préparé sa valise l'avant-veille. "Tu m'as toujours menti, comme la nuit dernière ?" "Non, ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas parce que je t'ai menti hier que je t'ai toujours

menti ! Au début je ne t'ai pas menti !" "Depuis combien de temps as-tu envie de partir ?" "Je ne sais pas... J'ai commencé à y penser sérieusement depuis une dizaine de jours."

Nous nous arrê tâmes chez elle, pour prendre sa valise, puis nous reprîmes la route vers la gare. Enfin, brusquement, elle pleura. Je ressentis une joie sadique en la regardant enfouir sa tête dans ses mains, à me taire volontairement pour l'entendre geindre, pour la laisser souffrir. La pluie se mit à tomber quand nous arrivâmes à destination. La chaleur semblait diminuer plus les gouttes tombaient, au point que sans nous en apercevoir nous nous serrâmes l'un contre l'autre pour avoir moins froid. Acheter un billet et aller jusqu'au quai ne fut l'affaire que de quelques minutes. Comme le train ne partait pas tout de suite, je m'assis sur sa valise : "Tu as conscience que ce que nous vivons est ridicule ? Seulement hier matin, j'ignorais encore qu'aujourd'hui je serais assis sur ta valise, sur ce quai, à attendre le départ d'un train. Peut-être que tu penses à ce départ depuis dix jours, moi je n'y pense que depuis hier". "Donne-moi ma valise." Je me levai d'un bond, j'agrippai ses bras, et d'une voix forte : "Non ! Je veux savoir la vraie raison ! Pourquoi tu ne veux plus me voir ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?". "Rien !" Je la desserrai un peu, elle tourna la tête : "Absolument rien". J'avalai ma salive : "C'est après ça que tu cours... Alors tu peux partir". "Non je ne cours pas après ça ! Si je ne veux plus te voir, c'est parce que celle que tu aimes, ce n'est pas moi, c'est une fille qui n'existe que dans ta tête ! Tu t'es servi de moi pour lui donner un visage et une voix, c'est tout ! J'en suis la première malheureuse, mais je n'ai pas une âme de mannequin ! Si je ne t'ai rien dit c'est parce que j'attendais un signe, une inquiétude, de la nouveauté ! Rien ! Tant pis ! Je suis Melae, pas une impératrice !"

C'était donc ça : le souvenir d'une soirée juste avant les vacances, à mon appartement. La divergence d'idées, de morales précisément, qui nous avait opposés à cette occasion, prit soudain des proportions qui me dépassaient, et la déception pourtant déjà forte éprouvée alors revêtit tout à coup l'aspect d'un irréparable désastre. Car ni l'un ni l'autre ne pouvait, en raison de cette divergence, être entièrement la cause de cette séparation : cette divergence était liée à un désir que je ne ressentais pas comme elle, un désir que je réprouvais. Je me souvins des doubles-rideaux bleus qui assombrissaient la pièce, de la traînée orange d'un lampadaire qui la traversait en diagonale, accentuant tous les reliefs sur lesquels elle s'étalait : ma table de chevet, le lit, le corps nu de Melae. Il n'était pas tard, mais comme la journée avait été pluvieuse et que les nuages ne s'évaporaient pas, la nuit était tombée rapidement. On avait laissé les fenêtres fermées parce que l'air était tiède. Malgré tout, la rue, trois étages plus bas, restait peuplée : on entendait les pleurs d'une petite fille, des rires de collégiennes, les éruc tations trop bruyantes d'un ivrogne. Melae se leva. L'ombre qui cachait la moitié de son visage n'avait pas réussi à dissimuler, pendant quelques secondes, le rouge de ses joues. La pluie avait cessé. Elle attrapa sa chemise, l'enfila, la boutonna un peu. Elle ouvrit la fenêtre. Je la prévins qu'elle aurait froid, et que l'eau qui s'écoulait encore risquait de rentrer et de tremper la moquette. Elle s'appuya sur le rebord de la fenêtre sans prendre aucune précaution pour ne pas se mouiller. Elle était tellement penchée que sa chemise, dont les deux extrémités retombaient sur ses hanches, avait remonté au-dessus de ses reins, en de nombreux plis sur sa taille. De mon lit, je ne pouvais pas voir la partie supérieure de son corps : je ne voyais que les plis de sa chemise, déboutonnée par le bas, ses reins nus, ses jambes bien droites. Elle se tenait sur la pointe des pieds. Au bout d'un moment elle se redressa en me demandant de la rejoindre. Je me levai, sans m'habiller. Je baissai sa chemise. La circulation piétonne était incroyablement dense, sans doute parce que beaucoup de restaurants et de cafés avaient fermé leurs portes en même temps. Nous restâmes un instant silencieux. Elle s'était encore penchée et ses reins restaient nus. Tout le devant de sa chemise était trempé parce qu'elle se couchait littéralement sur le rebord de la fenêtre ; et quand elle s'était redressée, toute l'eau avait ruisselé sur ses jambes, des extrémités de sa chemise sur ses cuisses, et sur ses pieds qu'elle soulevait toujours. Elle tourna sa tête vers moi avec un sourire, elle considéra mon visage, puis plus bas. Sa main gauche prit ma main gauche. Je la pris vivement par la taille et je collai son ventre contre le mien. Elle se détacha et me présenta son dos. Je la retournai et la serrai de nouveau violemment contre moi. Elle répéta : "Tu y as pensé !", de façon stupide, et d'un ton de plus en plus plaintif, en s'aidant de ses mains, de ses hanches. Et je me dégageai, je me libérai de son emprise pour ne pas avoir à la battre. Elle se tut et me lâcha. Elle resta un moment sans bouger, puis se retourna. Elle se coucha sur le rebord de la fenêtre de façon à ce que tout le haut de son corps fût dans la rue. Elle écarta les jambes. Je n'avais pas encore remarqué que l'emplacement derrière ses reins était dans l'ombre. Ça ne dura que quelques secondes. Je revins sur mes pas. Je m'effondrai devant ses jambes immobiles et toujours écartées, sur la moquette mouillée d'une eau grasse.

Attendu que si un empire s'écroule du jour au lendemain, c'est parce que toutes les conditions étaient réunies pour que cet empire s'écroulât du jour au lendemain, je cherchai dans notre histoire commune quels avaient pu être les désillusions, les signes avant-coureurs de la chute. Il était clair que l'"inquiétude", la "nouveauté" attendues par Melae étaient liées à ça. Or un tel acharnement pour assouvir son désir d'humiliation, une telle attention à se mettre en valeur - réglée jusque dans la façon de se pencher sur le bord de la fenêtre pour que la chemise remonte précisément au niveau de la taille -, de sorte que n'importe quel individu de sexe masculin, moi ou un autre, fût incapable de résister, une telle détermination n'avaient pas pu se manifester spontanément, un soir, comme une simple envie de repas au restaurant ou de promenade au clair de lune. Cette détermination, à travers certains gestes que je n'avais pas compris, à travers certains mots dont je n'avais pas saisi le sens caché, avait dû exister avant cette soirée mémorable. Quels avaient été ces gestes, ces mots ? Je me souvins d'un soir, attablés dans une brasserie, le repas bien entamé, un court instant où notre conversation avait dépassé les traditionnels rires et mots doux qui emplissaient nos journées. Melae avait tenu à s'installer dans la pièce des non-fumeurs. Des enfants dans le parc à jeux poussaient des cris aigus. Une grosse femme débarrassait les plateaux des tables vides. Melae regardait des jeunes parents, à la table à côté de nous, qui essayaient tant bien que mal d'empêcher leur bébé de jouer avec une tétine, qu'il trempait dans sa bouillie : "En sixième j'ai connu un garçon qui m'a courtisée. Et quand je dis : "courtisée", c'est vraiment "courtisée", rien à voir avec les badineries entre garçons et filles à cet âge-là. Un précoce, sans doute. Notre cette histoire a duré pendant une

demi-année scolaire environ. Et puis... il est allé vers une autre, il est parti. Il n'avait pas cessé de me suivre, il s'asseyait toujours à côté de moi pendant les cours, il me défendait quand je n'étais pas là, et en quelques jours, plus rien. Il m'a dit simplement que je n'étais "pas si jolie que ça" et qu'il n'aimait pas les "filles à papa". Mes parents étaient encore ensemble, à ce moment-là. Il avait sans doute raison...". "Pourtant je ne suis pas le seul à tourner la tête à ton passage..." "Aujourd'hui peut-être, mais pas à l'époque ! Je ne savais pas m'habiller, j'avais des cheveux longs et raides. Il m'a remarquée parce que j'avais une figure... peut-être... un peu plus gentille que les autres filles... Et encore ! Ça ne l'a pas empêché d'aller en voir une autre." "Tu regrettes ? Tu m'aimes, moi ? Tu as confiance en moi, j'espère ?" Elle avait baissé les yeux pendant trois secondes pour me dire : "Oui, je t'aime. Je t'aime beaucoup", avant de me regarder à nouveau. Et cet autre soir, au même restaurant. Nous venions juste de nous asseoir, quand elle s'était exclamée : "C'est tout de même incroyable que tu n'aies connu aucune fille avant moi...". "Pourquoi ?" "Mais parce que ! Tu es corpulent, tu n'es pas trop laid, tu es gentil, tu as une grande intelligence, un appartement..." J'avais éclaté d'un rire mou. "Pourquoi tu ris ? Tous les universitaires n'ont pas leur chez-soi à ton âge !" "Ce que tu as dit avant." "Que tu es intelligent et gentil ?" "Encore avant." "Et alors ? J'ai raison ! Tu n'es pas Rudolf Valentino, mais tu es très beau quand même !" J'avais ri encore. "Je suis moyen, quoi ! Je ne suis ni beau ni laid, ni grand ni petit, ni musclé ni faible. Je fais parti du décor : on me voit, on me parle, on me sourit, sur le moment on pense sans doute quelque chose de moi, mais comme je n'ai aucune physionomie particulière les gens m'oublient dès qu'ils ont le dos tourné." Elle avait ri à son tour, avant de murmurer, après quelques secondes : "Je suis là, pourtant". Décontenancé par la simplicité et la justesse de sa conclusion, j'avais baissé les yeux, souri à mon assiette. Que cachaient ces dialogues et ces situations équivoques ? Pourquoi avait-il fallu une saison entière à Melae pour découvrir que je n'étais pas celui qu'elle espérait ? D'où venait ma faculté de dissimulation ? Qu'avais-je à cacher ?

Telles étaient mes réflexions après le départ du train, quand un sexagénaire que je n'avais pas entendu venir, attiré sans doute par la blancheur de mon visage, me demanda, avec une voix sombre et inquiète : "Vous vous sentez bien, monsieur ?". Je me levai. Il tendit les bras, de peur que je perdisse l'équilibre. Il vit que je tenais sur mes jambes. Il me regarda m'éloigner et sortir de la gare. Et puis... Bah ! Ce qui m'arrivait était décidément trop idiot. Je n'avais pas aimé une étudiante triste et seule, je n'avais même pas aimé une plastique parfaite, je n'avais aimé qu'un souffle de vent, un morceau de rien, un carré blanc sur une infinie surface blanche. Qu'elle en trouve un autre ! un autre ! et un autre encore ! Je haussai les épaules et je revins à mon appartement.

### III

La remarque avait de quoi surprendre : "Je suis là, pourtant". Malgré tous mes discours, une femme - pas la prostituée qu'appréhende le célibataire, ni la fille sans âge et prête à tous les sacrifices pourvu qu'un homme oublie sa laideur - une femme en effet m'avait consacré un peu de son temps. Je n'avais même pas entretenu, à une quelconque époque de ma scolarité, une liaison chaste et régulière avec une camarade d'études ; et dans la rue, par hasard, bien des années après, quand je croisais mes écolières de naguère, devenues des mamans, des femmes mariées et sages, des amantes, des malheureuses, ou des filles faciles aux figures déjà ravagées qu'elles cachaient sous leurs maquillages, aucun souvenir de complicité ne me revenait, parce que je ne m'étais toujours attaché qu'à des visages. Des brunes, des blondes souriantes qui ne demandaient qu'à être embrassées, des délurées, des intellectuelles, des hystériques, tous ces possibles que j'avais croisés, je m'en étais détaché doucement, privé, interdit peut-être les délices, dans le même temps que mes attirances pour eux se métamorphosaient en besoins.

La raison de cet isolement, qui me repoussait - tandis que j'avais toujours été l'un des meilleurs élèves de ma classe - dans la catégorie des traînants, de ceux qui parlent sans savoir, ceux qui répandent la morale pour oublier qu'ils n'ont jamais vécu, ma récente rencontre avec Frelia et une conscience pas encore libérée d'une sorte de cécité face à elle-même, m'incitèrent à l'attribuer à la paresse. Melae, pas seulement la veille de son départ, m'avait souvent répété : "Tu crois que tout te tombera dans la main, comme par enchantement, d'un coup de baguette magique". Et effectivement, jusqu'à elle, je ne m'étais jamais efforcé de séduire une jeune femme qui me plaisait un peu, j'avais toujours attendu qu'elle me tombât dans les bras. Bien vite - trop vite -, je conclus que la gent féminine n'avait jamais été pour moi qu'un élément du décor, un réservoir à fantasmes. Quand je me croyais amoureux d'une lycéenne, d'une étudiante qui me bousculait un peu le cœur, je me contentais de la regarder, pas trop pour ne pas devenir fou, de lui imaginer une vie et un passé, et quand je voyais qu'elle était déjà prise je me tournais vers une autre sans regrets. Je n'avais pas été moins paresseux avec Melae. Je lui avais bien tourné autour pendant quelques semaines, mais mon enthousiasme était rapidement tombé.

Le souvenir d'une fin d'après-midi avec elle me confortait dans cette opinion. J'étais assis sur un banc, elle avait posé sa tête sur mes genoux. La conversation avait dévié sur nos parents respectifs : "Tu as de la chance quand même. Moi, mon père est revenu voir ma mère il y a deux ans. Et encore ! En coup de vent. Mes parents à moi sont vraiment séparés. Et même si je suis fils unique, je n'ai jamais été couvé, ma mère m'a obligé à travailler très tôt. Et je suis vraiment passé par tout, je t'assure ! Plongeur, colporteur, animateur dans des colonies de sales gamins qui se bagarraient tout le temps, j'ai emballé des tranches de bifteck dans des boucheries. Ah, et ne te moque pas, hein ! Quand on n'est pas riche, il n'y a pas de mauvais métier, on est content de travailler pour gagner sa croûte !". "Parce que tu n'es pas riche ! Quel bourgeois tu fais ! Ta mère, tous tes oncles et toutes tes tantes, tes cousins et cousines, vous êtes certainement plus riches que ma famille à moi ! Ça alors ! Avare ! Harpagon !" "Non bien sûr, je ne suis pas..." "Félix Grandet !" "... pauvre, mais je n'aurais jamais pu..." "Louis Fondaudège !" "... continuer longtemps mes études, si je n'avais pas travaillé. Ma famille est peut-être plus riche que la tienne, mais moi je n'ai que ma mère." "Et tu dis que tu es plus vieux que moi ! Physiquement sûrement, tu es même très vieux, dans un fauteuil avec des chaussons fourrés..." "Des chaussons fourrés !" "Oui, des chaussons fourrés. Mais tu peux être plus vieux que moi, j'ai vécu certainement plus que toi : je sors, moi, je ris." Melae n'avait pas tort. Ce n'était effectivement pas pour payer mes études, que j'avais commencé à travailler tôt, ni pour sortir et voir le monde, ni pour plaire à ma mère, mais pour être tranquille, dans mes "chaussons fourrés", à jeter un regard indifférent sur tout ce qui m'entourait. Ce que Melae m'avait laissé sous-entendre en me reprochant de la considérer comme une impératrice, c'est d'avoir préféré lui donner tout mon argent, mon lit, la rejoindre au bord d'une fenêtre, plutôt qu'essayer de la comprendre. Elle était partie non pas à la suite d'un refus, mais au contraire parce que je l'avais toujours suivie dans ses décisions, même quand ce qu'elle me demandait ne me plaisait pas, et parce que je l'avais toujours contrainte de m'imposer que je lui accordasse ceci ou que je lui offrisse cela. En résumé parce que je n'avais jamais été capable de m'intéresser profondément à qui que ce fût.

Dix jours après la rencontre, mon intérêt, mon désir pour Frellia ne finissait plus de croître. Mon attirance pour elle devenant une obsession, je résolus de l'épier, un midi, pour savoir où elle déjeunait, et profiter de l'occasion pour l'aborder. Je la vis sortir de son magasin, traverser la place de la Cathédrale, et remonter la rue des Charmes. Je fus sidéré : le restaurant qu'elle fréquentait, c'était celui où nous nous rendions presque quotidiennement Melae et moi, celui du : "Je suis là, pourtant". J'entrai dans l'établissement, et l'incroyable se produisit : mon plateau payé, je parcourus les salles à la recherche d'une place, et Frellia était là.

Le couteau dans sa main droite, la fourchette dans sa main gauche, elle introduisait un morceau de viande saignante, trois frites ramollies et décolorées par une sauce épaisse, dans sa bouche. Et parce qu'un enfant criait trop fort, parce qu'un homme éclatait soudain de rire, ou parce qu'une serveuse demandait au couple de la table à côté, qui avait fini de manger, si elle pouvait ramasser leurs plateaux, elle levait ses jolis yeux noirs, sans bouger la tête. Elle n'avait pas accroché une barrette ou un nœud pour retenir ses cheveux, qui se répandaient très au-dessous de ses épaules. Un collier de perles comme on en trouve dans les fêtes foraines reposait sur ses clavicules et plongeait sous son chemisier. Ses chevilles étaient nues, et elle avait les mêmes chaussures qu'au premier jour. Je trouvai une place dans la salle voisine, mais située dans un endroit où je pouvais la voir. Les cris stridents des enfants dans le parc à jeux paraissaient l'énervier. Elle avait croché son sac au dossier de sa chaise. Trois gras hommes en cravate fumaient en face d'elle. Une serveuse parlait familièrement aux deux filles à côté de l'escalier. Le cadre, au-dessus des pots de sauces, était de travers. C'était tout juste si on parvenait à entendre, dans le brouhaha, les hurlements bestiaux des chanteurs et le rythme implacable de la batterie dans une pièce voisine. Frellia buvait par petites gorgées l'eau de son verre, qu'elle laissait collé sur sa lèvre inférieure. Elle entama une tarte aux pommes : pendant qu'elle en mangeait un morceau, en remuant à peine la bouche, elle déplaçait sa cuillère sur le bord de son plateau. Vers midi un quart elle se leva et crocha son sac sur son épaule. Elle passa à deux mètres de moi sans me voir. Je quittai ma chaise d'un bond, pour constater si elle irait à droite ou à gauche. A mon grand étonnement, elle tourna - pour une visite à un parent ? ou pour une course urgente ? - vers la place des Charmes, et presque avec hâte. Je retournai à ma table, bien décidé à revenir dès le lendemain lui parler.

Cette affection de moins en moins rationnelle pour une presque inconnue, et ma volonté farouche de trouver une solution aux antipodes de la fuite, s'accordait mal avec la paresse. Comme je l'ai dit tout à l'heure, soutenir que la gent féminine n'avait jamais été pour moi qu'un élément du décor, était une conclusion trop rapide. La raison de mes comportements, contrairement à ce que je prétendais, n'était pas liée au désir de confort ou de repli du monde : cette raison, ce n'était pas le nihilisme, ni l'apathie, ni l'indifférence, ni le conformisme, c'était tout simplement la timidité. Un autre souvenir de ma vie avec Melae prouvait cela. Une fin d'après-midi, avant d'aller nous promener - nous étions ensemble depuis une vingtaine de jours -, Melae, ayant décidé de se reposer, s'était endormie sur mon lit. Je la réveillai en claquant trop fort une porte de placard, d'où j'avais extrait une boîte de tartelettes aux pommes. En reprenant ses esprits, et en m'apercevant devant elle avec la boîte de gâteaux, elle avait souri, remonté son oreiller. Je m'étais assis à califourchon sur ses jambes, sur sa jupe longue et chiffonnée, son seul vêtement qui la couvrait. J'avais ouvert la bouche bêtement pour qu'elle y mît une tartelette. Avec mes dents, en un mouvement brusque, j'avais arraché tout à coup le gâteau qu'elle tenait encore dans ses mains. Je m'étais rapproché d'elle ensuite, et sans une parole, nos bras dans le dos, nous avions dévoré la pâtisserie. Des miettes grasses tombaient sur les draps, collaient sur nos joues. Melae avait geint en sentant la compote se répandre sur sa gorge. Finalement nos lèvres s'étaient rejointes et tordues. J'avais essuyé ma bouche avec mon poignet. Melae découvrit ses seins pour rattraper la compote qui coulait sur elle, qu'elle mangea. C'était la première fois qu'elle "me voyait si violent". Je baissai la tête. " Mais non ! Comme tu peux être ennuyeux, certains moments ! Tu t'excuses pour un oui pour un non !" "Bon ! Je n'ai rien dit !" "De mieux en mieux ! Tu t'excuses de t'excuser, maintenant !" Nous rîmes. Sans qu'elle le sût, c'était bien ma timidité qu'elle m'avait reprochée, ce jour-là, une timidité inconsciente née d'une expérience passée que je m'efforçais d'oublier.

## IV

Des cigarettes, des cigares et des pipes allumés un peu partout, se dégageaient des fumées grises qui se confondaient, obscurcissaient les plafonds. Les ventilateurs fonctionnaient pour les évacuer. De très jeunes enfants couraient dans tous les sens, heurtaient les plateaux vides que les serveuses remportaient vers la cuisine, ceux qui se dirigeaient vers les robinets pour remplir les carafes, ou comme moi cherchaient une place. Les assis dévisageaient indifféremment les malheureux restés debout : un groupe de lycéens à la table du fond, pour amuser des lycéennes à la table voisine, se moquaient d'un homme de trop petite taille qui avait déjà parcouru trois fois les salles de long en large sans trouver un endroit libre, une femme d'âge mûr avait reconnu une amie et l'appelait en criant, quatre quadragénaires aux dents blanches et en cravate raillaient bruyamment un cinquième qui avait été demander qu'on remît encore de la sauce sur ses spaghettis. Après avoir traversé les deux salles les plus près de l'entrée sans trouver une place pour déposer mon plateau, je pénétrai dans une troisième salle. Comme personne apparemment n'était sur le point de partir, je m'apprêtais à sortir quand, par curiosité peut-être, je me déplaçai vers le coin de la pièce le plus retiré, qui n'était pas visible d'où je me trouvais.

Elle leva la tête. Sa bouche cessa de bouger, ses yeux brillants se fixèrent sur moi, ses mains restèrent immobiles. Même à contre-jour, ses cheveux et ses yeux noirs contrastaient nettement avec la blancheur de sa peau, et donnaient à son visage des traits bien marqués et désunis. Frellia. Elle était seule à une table à deux places. "Je... Je peux m'asseoir ?" "Oui, bien sûr !" Nos deux plateaux étaient trop grands pour la table, ce qui l'obligea à repousser le sien pour que je pusse déposer le mien. Elle sourit. Je profitai de l'occasion pour me jeter à l'eau, sans réfléchir : "Vous travaillez rue du Vieux-Pont, dans un magasin de musique ?". Elle demeura muette pendant quelques secondes, le visage calme. "Oui." "Ah." Un temps. "Je vous ai déjà vue. J'ai découvert votre magasin..." "Mon magasin... Je suis juste employée..." Avec une petite voix : "Vous êtes étudiante ?" "Non." Elle baissa les yeux : "Vous venez ici quelquefois. Je vous ai déjà vu aussi". "Oui. J'y viens même très souvent. Il y a beaucoup de monde, mais c'est le seul restaurant rapide que je connaisse où la nourriture est comestible, alors..." Un temps. "Vous m'avez vu depuis longtemps ?" "Depuis que je travaille au magasin... Depuis le début de l'été..." "Ah... Le début de l'été..." Elle me regarda du coin de l'œil : "Vous n'étiez pas seul...". "Non..." Je souris nerveusement. "Excusez-moi... J'étais encore en Sociologie au printemps." "A l'université de Contentès ? Je savais bien que vous étiez étudiante." "J'étais. Je n'y suis plus." Elle parlait en ouvrant à peine la bouche, de sorte que certaines sifflantes se confondaient avec d'autres, et même parfois ressemblaient plus à un bruit confus - comme quand on parle en ne desserrant pas les dents - qu'à des sonorités bien distinctes. Sa voix était incroyablement grave, tellement puissante qu'elle n'avait pas besoin de se forcer pour qu'on l'entendît, si monocorde qu'au bout de quelques instants seulement, comme ces voix d'outre-tombe des personnages de films fantastiques, hypnotiques et fatigantes, on finissait par se laisser bercer par son rythme tranquille. Après nous être présentés réciproquement, la conversation, après un long détour, revint sur son magasin : "Il y a dix jours, j'étais dans le coin des compacts, tu étais occupée à les compter sans doute, et tu m'as demandé si je cherchais quelque chose". "Oui, je me rappelle." Elle me regarda une nouvelle fois du coin de l'œil, en souriant, elle prit une voix douce : "Si je me souviens bien, la réponse que tu m'as donnée n'était pas... convaincante...". Je sentis mes joues devenir rouges, mon corps se raidir, ma circulation sanguine s'accélérer. "Je suis revenu plusieurs fois, les jours suivants." "Je sais..." Un temps. Elle regarda soudain sa montre et s'écria : "Déjà !". Elle me dit qu'elle devait partir, avant de conclure par un souriant : "A bientôt !". En avalant machinalement ce qui restait dans mon assiette, je la regardai disparaître derrière le mur, avant de tourner mes yeux, l'esprit vide de tout projet d'avenir, sur sa chaise abandonnée.

Son opinion sur moi, longtemps, resta énigmatique : pourquoi m'avait-elle avoué que "ma réponse à sa question n'était pas convaincante" ? et que signifiait son sourire en m'adressant cette remarque ? Je supposai d'abord qu'elle avait ressenti mon intérêt pour elle, et interprétai son sourire comme le signe d'une réciprocité de sentiments, ou du moins comme un consentement à me céder, pour une période encore non définie, une part de son emploi du temps, et à me dévoiler un peu de sa vie privée. Pourtant, quelques jours plus tard, quand nous déjeunâmes pour la deuxième fois ensemble, je revins sur cette première conversation : elle affirma que "cela l'amusait toujours quand des gens sont embarrassés parce qu'on leur adresse la



parole au moment où ils ont la tête ailleurs". Je m'inquiétais alors de savoir dans quel ailleurs elle m'imaginait. Elle répondit spontanément, sans détour, sans afféterie : "Je ne sais pas où tu étais, mais en tout cas je me rappelle très bien que tu n'étais pas dans le magasin ! Tu avais l'air de quelqu'un qui vient de se réveiller et qui dort encore !". Son sourire n'avait donc pas manifesté une volonté de rapprochement, mais se présentait comme une simple taquinerie à mon égard, et témoignait non pas d'un vice visant à exprimer discrètement des sentiments partagés, comme je l'avais cru dans un premier temps, mais d'un aveuglement ingénu face à l'affection que je lui portais.

Dès lors, tous mes espoirs furent détruits. Car, qu'elle sût que j'étais célibataire depuis dix jours en me voyant revenir au restaurant sans être accompagné de Melae, cela lui importait aussi peu que de me savoir marié et père de famille - ou plus exactement cela l'importait autant le piéton qui prend tel bus, tel jour à telle heure, dont on suppose, avec une curiosité sans passion, la mutation ou la mort, parce que du jour au lendemain on ne le voit plus prendre le bus comme à son habitude. Que je me réjouisse de la voir s'attacher de plus en plus à ma personne au point de déjeuner avec moi presque quotidiennement les jours suivants, cela ne compensait pas ma douleur de l'entendre toutes les dix minutes évoquer un épisode de sa vie de couple. J'appris que son petit ami, le playboy que j'avais vu le premier jour, s'appelait Paul, qu'il travaillait dans une usine de produits chimiques, dans le port de Contentès - le hasard avait voulu que ce fût justement l'usine où travaillait mon père -, qu'il aimait la pêche, le gâteau de riz et un chanteur de variétés italien que j'ai honte de nommer. Pire : j'eus peu à peu la certitude que Frelia me considérait comme une sorte de témoin, de garant de leur union : plus l'affection au témoin se renforçait, plus l'amour pour Paul se renforçait aussi. Absente jusqu'alors parce que je n'avais même pas imaginé qu'une relation entre ce type et Frelia pût être sérieuse, sincère, profonde, authentique, la jalousie apparut.

## V

Je mets ici en parallèle deux souvenirs liés à Melae, et une rencontre, une retrouvaille pour être précis, provoquée sans le vouloir par Frellia.

Un après-midi, Melae posa sa tête calme et silencieuse sur ma poitrine, enserra mon tronc, et approcha son oreille pour écouter le bruit de mes palpitations cardiaques. Elle s'endormit en suçant son pouce. Quelques jours plus tôt, en début d'après-midi, nous descendions la rue du Grand-Arche en riant, en criant même, si fort que des vieilles dames se frappaient la tempe du doigt avant de nous fuir, nous courions par moments, en nous détachant, en fondant l'un sur l'autre au risque de tomber. Après avoir déambulé jusqu'à la place du Marché, le plus loin possible l'un de l'autre afin de montrer à tout le monde que nous nous tenions par la main, nous entrâmes dans un magasin de jouets, nous passâmes en revue les peluches, les poupées, les panoplies, les trains électriques, avant d'acheter des menottes en plastique. Nous nous attachâmes. Je jetai les clés. A nouveau dans la rue, nous nous remîmes à courir sans nous soucier des vendeurs de ballons qui nous interpellaient, des collégiens qui se moquaient de nous, des touristes surpris, des policiers qui n'aimaient pas nous voir avec des menottes. Un carrousel se trouvait en face de la place d'Hermet : nous montâmes. Nous restâmes presque deux jours ainsi liés. Finalement, un matin, les menottes trop fragiles se brisèrent dans un mouvement trop brusque.

La retrouvaille provoquée involontairement par Frellia fut celle de mon père. Comme je l'ai écrit plus haut, mon père travaillait dans l'usine de Paul, le petit ami de Frellia. Un midi, au début de l'automne, à la suite d'un concours de circonstance sur lequel je ne veux pas m'étendre, je me retrouvai avec Frellia dans la cour de cette usine, à attendre Paul. Frellia me présenta à lui, qui me sembla un être insignifiant. Je me forçai à être aimable, quand j'entendis soudain, à gauche, quelqu'un qui riait : mon père plaisantait au milieu de trois collègues. Comme je me promenais les bras ballants en chemise, au milieu des ouvriers qui portaient un vêtement de travail, tous les regards se tournaient vers moi. Mon père me vit à son tour. Je m'écartai de Frellia et Paul pour m'avancer vers lui. Il adressa un signe de la main aux trois ouvriers qui l'entouraient en leur demandant de l'attendre à la cantine, puis il tourna sa tête vers moi. Il était tellement surpris de me croiser dans cet endroit, depuis le temps que nous nous ignorions, qu'il s'inquiéta aussitôt s'il m'était arrivé quelque chose, ou à ma mère, ou dans la famille. Je le rassurai par un "non" sec et inexpressif. Nous cherchâmes tous les deux quelque chose à nous dire. Comme nous ne trouvâmes rien, il se mit à rire pour emplir le silence. "Pourquoi tu ris ?" "Je ne m'attendais pas à te voir." Je fus heureux de cette réponse, qui me permit de lui apprendre le pourquoi de ma présence. Je lui demandai s'il connaissait Paul, qui avait emmené Frellia à l'écart : il n'en avait jamais entendu parler. Et Frellia ? Je la connaissais par la faculté ? "Non... C'est une amie que je vois de temps en temps. On déjeune ensemble tous les jours." "J'ai appris que tu travailles à la bibliothèque ; j'ai téléphoné à ta mère récemment." "Récemment ?... Il y a combien d'années ?" Il resta impassible. Je savourai pendant trois ou quatre secondes ma méchanceté. Ensuite il m'interrogea mollement sur mes occupations pendant mes vacances, sur la rentrée. Nous bavardâmes quelques minutes, la conversation s'enlisa, le silence revint. Il devait aller manger. Nous hésitâmes avant de nous serrer la main. Il m'assura que je pouvais revenir le voir quand je le désirais, et que je ne devais pas craindre de le déranger si j'avais besoin de quelque chose. Il s'inquiéta si j'avais toujours son numéro de téléphone. Il me dit au revoir et regagna, d'un pas ni lent ni vif, l'allée où je l'avais aperçu. Je restai un moment les yeux dans le vide. Je secouai mes mains dans mes poches et regagnai l'entrée de l'usine. Frellia était toujours à l'écart avec Paul, je m'éloignai donc de l'endroit. Arrivé au bord de la Mheinne, je m'assis sur un banc, je passai mes mains sur mon visage, et je repensai vaguement à Paul, à la surprenante réapparition de mon père.

Je dis : "réapparition", car cette rencontre, même en la considérant comme un incident sans importance dans ma relation avec Frellia, même en admettant que mon père décédât le lendemain, allait pourtant prendre un poids considérable dans la réflexion que, depuis ma séparation d'avec Melae, je menais. Je reviens à ma vie de couple, en particulier à l'épisode de la tartelette. Pourquoi au terme de cette excentricité malpropre étais-je revenu si rapidement sur mes pas, au point de laisser Melae me reprocher de "m'excuser pour un oui pour un non", si je n'avais pas craint intérieurement de devoir me défendre contre quelque chose ? Oui, c'était l'évident, tous mes actes trahissaient ma peur de la réprimande. Si j'avais ressenti un tel anéantissement devant ses jambes écartées un certain soir, si je n'avais connu aucune fille avant elle - qui avait été une victoire facile -, c'était toujours par peur qu'on me désapprouvât. Et mes excuses le jour où j'avais répandu de la compote sur sa jupe, ma gêne quand elle m'avait dit : "Je suis là, pourtant", mon refus de la rejoindre en Armée ou de la retenir sur le quai, et

jusqu'à mon refus de me souvenir d'avoir été heureux comme un gamin un jour dans un magasin de jouet ou sur un carrousel, ou comme un père le jour où elle avait sucé son pouce sur ma poitrine, tout était révélateur de ma crainte de la remontrance. Et cela m'étonnait vraiment d'opposer, à ces angoisses nées de mes comportements avec Melae, mon apparente indifférence face à mon père. Plus j'y pensai, et plus je devins sûr que le "quelque chose" qui m'obsédait depuis la fin de l'été se trouvait dans cette éducation reçue dans mon enfance ou dans mon adolescence. "Quelque chose" continuait à avoir emprise sur moi sans que j'en eusse conscience, dont l'évocation me mettait si mal à l'aise que je m'empressais de me rendre honteux, comme pour m'accuser d'avoir mal agi. Ma timidité venait forcément de là. Il me fallait maintenant découvrir ce "quelque chose", et pour cela raisonner scientifiquement, ressusciter mes années d'étudiant, mes années de lycéen, de collégien, d'écolier, et peut-être encore plus tôt, et en tirer toutes les conclusions bonnes ou mauvaises.

## VI

Le restaurant universitaire : je ne me souviens pas y avoir déjeuné avec Melae plus d'une dizaine de fois. Lieu désagréable. De la route, on entend les bruits de l'intérieur. Le bâtiment, en partie caché par des arbres, est recouvert de panneaux marrons, blancs et oranges vifs. La salle où on déjeune se trouve au premier étage, une grande pièce sans cloisons ni piliers, entourée par d'immenses vitres. Je me souviens d'un midi, à la fin du printemps. Les plateaux manquaient, la femme à la caisse était énervée, et l'individu chargé de remplir les bannettes à pains pestait dans son coin. On parlait, on agitant bruyamment les fourchettes, on riait. La fumée de tabac, mélangée au parfum de la nourriture, enveloppait les êtres dans un brouillard à l'odeur désagréable. La lame du coupe-pain, comme une horloge implacable, crépitait sans arrêt. Le chou dans les assiettes avait un goût de cigarette et de sueur. Les filles qui voulaient remplir les carafes d'eau étaient obligées de marcher de côté pour passer entre les tables et les chaises : leurs cuisses passaient à hauteur des yeux des jeunes mâles assis, qui émoustillés par le printemps comparaient leur aspect dodu, leur souplesse, leur douceur. "Depuis longtemps ?" "Le jour où tu es venue me demander le livre sur les Atrides, dès que je t'ai vue." "Depuis le premier jour ?" "Oui, et pourtant je ne suis pas un aventurier." "Bah, bah, bah ! Combien tu as eu de petites amies avant moi ?" "Aucune." "Aucune ?" "Oui, aucune. Et après ? Tu comptes la valeur d'un homme au nombre de ses conquêtes féminines ?" "Non, mais enfin... tu es plus âgé..." "Oui, je suis sûrement à la traîne." Un temps. "Ça m'étonne quand même que tu n'aies eu aucune amie."

Melae était apparue dans ma vie quelques temps auparavant. La période des examens se situant à cette époque de l'année, juste après les vacances de printemps, il y avait foule à la bibliothèque. Un bruit infernal parvenait de la cafétéria au sous-sol ; on devait tellement fumer qu'un nuage de tabac remontait par l'escalier. Je servais un homme d'âge mûr. Une jolie jeune fille, derrière lui, attendait. L'individu que je servais avait besoin d'une dizaine de livres ; je me demandai en allant au magasin s'il aurait le temps de lire tout ce qu'il empruntait - des essais énormes sur des écrivains du dix-neuvième siècle, chacun de deux cents ou trois cents pages - avant ses épreuves. Je lui souhaitai bon courage quand je revins à l'accueil. Je constatai que la jeune fille derrière lui, qui tournait la tête, était vraiment jolie. L'homme prit ses livres et s'éloigna, je pus donc appeler la jeune fille et la voir de face. Ses traits étaient parfaitement réguliers et calmes. Son visage rond appartenait encore à l'enfance. Ses cheveux bruns et courts couvraient la moitié de son front, respectaient le contour de ses oreilles et la ligne de son cou. Ses joues étaient charnues, on ne distinguait pas ses pommettes. Deux creux aux extrémités de ses lèvres laissaient croire qu'elle souriait toujours. Aucun maquillage n'apparaissait sur cette face aussi délicate et aussi pure qu'un marbre de Praxitèle. Sa tête remuait à peine quand elle parlait. Ses épaules n'étaient ni droites ni basses, un peu dénudées parce que le haut de sa robe était trop large. Elle voulait un essai sur les Atrides dont je n'avais jamais entendu parler. Je revins du magasin avec le livre sous le bras, je pris sa carte d'étudiante pour relever son identité : elle s'appelait Melae. "Melae...", dis-je à voix haute sans m'en apercevoir. "Oui, Melae", répéta-t-elle avec un air de surprise. Je ne m'attendais tellement pas à ce qu'elle me parlât que je tournai la tête vers elle, et je lui demandai : "Ah, c'est vous ?" "C'est moi, oui. Tu en doutes ?" "C'est joli, Melae." "Merci." Elle se remit à rire. Elle prit son livre et elle s'éloigna vers la salle des Lettres. Quand elle disparut je commençai à rire à mon tour, tout seul.

Danceny s'étale le long de la rive escarpée d'un méandre de la Mheinne, au pied des pentes boisées du plateau du Moyros. Il ne s'agit ni d'une ville ni d'un hameau ; les quelques centaines d'habitants qui y vivent sont regroupés autour de la place du Bateau et de l'église. En été ce site touristique attire les voyageurs, qui asphyxient les routes environnantes, les restaurants nombreux, la promenade qui suit le bord du fleuve. Mais en hiver, ce lieu semble isolé du reste du monde, et pour s'occuper on finit par épier ses voisins derrière les rideaux des fenêtres. Il ne règne plus que le silence, déchiré par la cloche de l'église qui appelle les fidèles devenus rares à la messe, les cris des mouettes, comme des sirènes, qui répondent au klaxon du bac - un bac qui ne relie les deux rives que pour quelques piétons ou un camionneur égaré -, les claquements tristes des pétards que les enfants allument dans les garages sans voitures. Les maisons derrière la place Michassan contrastent nettement avec celles qui bordent la Mheinne : leurs murs sont rongés par le vent, la neige et la pluie, et si avachis qu'ils paraissent fatigués, les toits sont troués, les tuiles tombent dans les rues étroites et pavées les jours de tempête, tandis que sur le quai Mallat et le quai

de Caux, les propriétés sont récentes et entretenues. Toutes les habitations ont cependant en commun des fenêtres décorées de monstrueux géraniums rouges ou blancs, dans lesquels apparaît parfois une tête curieuse de chat. Et qu'on soit à proximité ou éloigné du bord de Mheinne, on entend de la même façon le bruit des péniches et des porte-conteneurs qui remontent vers Contentès, on respire la même humidité, la même odeur de mer. La maison de ma tante Majenie est située un peu après la poste. Une allée caillouteuse coupe le jardin en son centre, conduit directement du portail à la maison, une trentaine de mètres plus loin. Des anciennes latrines, contre le garage et les bâtiments, à l'ombre d'une glycine énorme, ne servent plus qu'à entreposer les pelles et les râteaux. Le puits a été muré. Depuis longtemps les cages à lapins sont vides. Des cavités se sont formées dans les agglomérés du mur d'enceinte, qu'on a bouché avec des pierres. Le lierre a grimpé sur la maison, autour des fenêtres, jusque sur l'avancée du petit toit qui couvre un balcon du premier étage, et se répand sur le banc en bois dont la peinture blanche s'écaille pour n'avoir jamais été protégée des intempéries, sur le vase en pierre dont les fleurs sont fanées depuis des années.

Par souci de rigueur dans ma recherche, je décidai de me rendre dans cet endroit où j'avais vécu une grande partie de mes jeunes années. Un midi, je poussai la barrière et remontai l'allée. Quand je frappai à la porte, j'entendis de loin le : "Entrez !" tremblant, presque brutal de ma tante qu'elle disait toujours d'une voix forte à la limite du cri. Elle se redressa, surprise, la bouche ouverte, quand elle me vit. A son inquiétude de savoir pourquoi elle me trouvait devant elle, je répondis que je lui rendais simplement visite. "A cette heure ! Tu ne pouvais pas venir ce matin ou cet après-midi !" "Je te dérange." "Il s'agit bien de ça ! Je suis sûre que tu n'as pas mangé !" Elle m'invita donc à déjeuner avec elle. Ses cheveux avaient encore blanchi depuis la dernière fois que je l'avais vue, et moutonnaient sur sa tête comme des grappes de coton. Son front comptait de nombreux plis qui semblaient reposer sur ses sourcils. Sa peau blanche laissait voir ses vaisseaux sanguins. Ses joues étaient pourtant bien en chair, de même que son double menton. Ses épaules trop épaisses, sa taille gonflée de cellulite, ses jambes malades qu'elle avait héritées de sa mère paraplégique, lui donnaient une allure disgracieuse et repoussaient le regard. Ses yeux étaient veinulés, derrière ses lunettes ovales qu'elle portait sur le bout de son nez par coquetterie. Quand elle souriait, des petites crevasses se formaient aux coins des joues, les poches sous ses paupières se levaient, et on pouvait apercevoir, sous ses lèvres difformes, comme une canine mal poussée dont les enfants rient parce qu'elle leur rappelle le rictus fantastique d'un vampire, une dent en or. Un sac rempli de nourriture attendait au pied du placard : de ce petit monticule de denrées, elle retira le pain, elle le découpa en deux moitiés à peu près égales et ramassa les miettes pour les mettre dans un couvercle de boîte à fromage réservé aux oiseaux. Je lui proposai mon aide : elle la repoussa, je m'assis donc sur la chaise à côté de la porte, et en la regardant s'agiter autour de la cuisinière je l'écoutai parler.

Je revécus dans ce décor l'ennui de naguère. Et je me revis, enfant, au bout du couloir qui traverse la maison dans toute sa longueur, devant l'escalier qui mène aux chambres et aux combles. J'allais au grenier surtout les jours de tempête ou les jours de pluie. Je gagnais le deuxième étage en courant, je fermais la porte, et je me plongeais dans ce chantier - le seul terme qu'utilisait ma grand-mère pour désigner cet endroit - déserté par ses ouvriers, où s'empilaient des objets hétéroclites, des petits meubles, des journaux, et de lourdes malles, des valises, des cartons, des armoires. Des mouches mortes pendaient toujours aux toiles d'araignées, aux coins des deux fenêtres. La poussière sur le sol était tellement ancienne qu'elle formait des croûtes qui, quand je soufflais dessus, s'en allaient d'un coup et se froissaient comme un napperon. Des effilures de vent sifflaient aux angles des poutres. Des pigeons, à la recherche d'un abri, se perchaient sous les gouttières. Souvent, quand j'ouvrais une porte d'un buffet, des dizaines de moustiques que je repoussais par des mouvements violents des bras, des crachements sans salive, me volaient au visage, ou une araignée se mettait à courir sur ma main ou sur mes pieds. J'avancais prudemment ma tête devant l'armoire ou la malle que j'explorais pour en considérer vaguement le contenu, puis avec mes doigts je palpais les objets que je découvrais. Je dégageais la place à côté de moi et j'observais attentivement tout ce que j'étais avec précaution sur le sol. Tantôt c'était des piles de vieux journaux de guerre, des albums de luxe, des buvards publicitaires, tantôt c'était des vêtements que ma grand-mère ou mon grand-père avaient portés, des pièces de monnaie qui reposaient au fond de coquetiers en argent. Je lisais impudemment le journal d'un arrière-cousin, ou des lettres d'injures d'un oncle à sa femme et les réponses que celle-ci lui envoyait, je découvrais dans un sac des vieilles pastilles de menthe devenues aussi dures que du bois, des billets de banque n'ayant plus cours, un carnet d'adresses. Et entre les tiroirs emplis de daguerréotypes dont l'image était effacée à moitié, je trouvais des endroits secrets qui cachaient des gravures sur l'adultère ou un revolver encore chargé, et comme pour un adieu définitif mais difficilement admis, plusieurs cartes postales granuleuses et jaunies d'Abdul Hamid II.

"Tu redescends sur terre ?", me dit ma tante en passant une main devant mes yeux. Je me redressai sur ma chaise. Elle m'avait préparé un plat de langue de bœuf et de pâtes. Habitué à mes repas rapides à l'université, je mangeai de moins en moins vite, et finalement je jouai avec ma fourchette à déplacer les aliments déjà froids dans mon assiette. "Mange ! Mange ! Il faut manger, un sac vide ça ne tient pas debout !" Je résistai victorieusement. Alors elle prit une petite voix pour me demander : "Et pour le dessert, tu n'as plus de place ?". Je ne répondis pas. En réalité mon estomac était effectivement plein, mais comme elle s'attristait parce que je venais de repousser mon assiette de pâtes, je me sentis incapable de refuser. Je la laissai se réjouir d'aller vers le placard et de m'apporter une religieuse au chocolat. J'approchai la pâtisserie de mes lèvres, et je la mangeai par petites bouchées pour éviter de m'écœurer, en essayant de cacher le mieux possible mes rôts de plus en plus fréquents.

La photographie de mes grands-parents, décolorée mais propre, décorait toujours le dessus de la cheminée. De part et d'autre du cadre s'étaient des objets divers, que ma tante avait regroupés parce qu'ils lui rappelaient des souvenirs : une poupée russe achetée lors d'un de ses rares voyages à Bierné, une photographie de l'île de Bôt envoyée par une camarade d'école, quatre grenouilles en cristal offertes par mon grand-père, un buste de Beethoven dont elle chérissait la *Lettre à Elise*, un pantin en feutrine qu'elle avait réalisé jeune fille, un cactus entretenu depuis ses cinquante-cinq ans, des chandeliers qu'elle collectionnait, deux fougères, à chaque extrémité de la cheminée, achetées à ses voisines. Au-dessus des fenêtres fermées, des rideaux à l'odeur poussiéreuse et salis par les restes des guêpes que ma tante écrasait parfois, se trouvaient encore deux faïences

contentésiennes ébréchées côte à côte, un plat en cuivre de Grotstagd - encore un souvenir d'un rare voyage en Armorée -, maintenu par un clou qui menaçait de tomber, un tableau laid d'un peintre inconnu représentant la forêt de Langre, un bloc-notes.

Je déglutis enfin. J'appuyai mes mains sur la table et je me levai péniblement. Peu après je sortis. Mon estomac était tellement lourd que je résolus de ne pas repartir tout de suite vers Contentès et de me promener pour digérer. Je m'engageai dans l'allée Bouteh, vers le débarcadère, en marchant le plus lentement possible. Mes régurgitations de plus en plus nombreuses confondaient dans ma gorge le goût de la langue de bœuf, des pâtes et de la religieuse au chocolat que j'avais mangées. Mes éructations devenaient bruyantes et involontaires. Les spasmes de mon diaphragme finissaient par me donner mal au ventre, et laissaient croire que j'avais le hoquet. Quand j'arrivai au milieu de l'allée, juste devant l'église, ma douleur était si vive à l'estomac que je m'assis sur un banc, les jambes collées l'une contre l'autre, le dos droit, et que j'essayai de penser fixement à quelque chose pour oublier mon envie de rendre mon repas. Mais je sentis que je ne guérirais pas. Je me précipitai vers les toilettes publiques à proximité, et sans le moindre effort, tout mon mal se concentra soudain au centre de mon tronc, à la pointe du sternum, et je vomis.

## VII

La raison d'un divorce paraît généralement floue quand on la compare aux jours d'enthousiasme passés, absurde même par sa bénignité, au point que pour un observateur extérieur il est souvent évident que le malaise provient d'un assemblage de petits agacements beaucoup plus que d'une rupture brutale, dont le caractère imprévisible annihile toute tentative de défense, de raisonnement, d'appel au bon sens : ainsi, pour moi, le divorce de mes parents reste un mystère, que ne peuvent expliquer ni les colères de ma mère parce que la vaisselle sale s'entassait dans l'évier, ni les emportements de mon père parce que le compte en banque était vide alors que des factures restaient impayées, ni les disputes pour savoir quelles stations méritaient d'être écoutées sur l'unique poste de radio du ménage, mais qu'expliquent peut-être toutes ces raisons à la fois. La tension montait d'ordinaire lors du dîner, autour de la table de la salle : j'essayais de concentrer mon attention sur mon assiette, pour ne plus sentir mes parents, de chaque côté de moi, embarrassés par une bonne conduite que leur imposait ma présence. Ce n'était que quand mon père, après avoir débarrassé la table, le repas fini, retrouvait ma mère à la cuisine, qu'ils commençaient vraiment à se quereller - et que relégué dans l'ombre, je vivais le manque d'attentions soudain à mon égard comme une consolation, comme une délivrance. Mon père disparut progressivement après leur divorce. L'année de mon entrée au lycée, me jugeant assez grand pour gagner moi-même de l'argent en travaillant pendant les vacances, et considérant ma mère assez riche pour vivre par ses propres moyens, il cessa de venir nous voir et de nous accorder une aide pécuniaire. Je me mis alors à chercher des emplois. Et ma mère ne dépensa plus beaucoup pour ses loisirs. Ma véritable histoire commença à cette époque, comme au sortir d'un cataclysme dont j'aurais évité miraculeusement toutes les manifestations, cataclysme qui m'aurait révélé soudain ma fragilité, ma faiblesse, ma dépendance. Très vite Contentès m'apparut comme une espèce de Terre promise, comme un horizon encore indistinct que le respect d'une certaine conduite et de certains principes m'apporterait. Patiemment et résolument, indifférent aux sollicitations de mes camarades de classe pour aller en vacances, au cinéma ou même au café, j'accumulai sou après sou, je réservai tout mon temps de loisirs au travail, et à la rumination de cet espoir : larguer un jour les amarres, quitter ce confluent isolé du reste du monde et cette commune des Phems impassible et sans envergure, descendre la Mheinne et là-bas, à Contentès, vivre en ne devant plus rien à personne, sourd aux caprices, aux rancœurs, aux colères de mon entourage, seul peut-être, mais libre. Du jour où j'appris mon affectation à la bibliothèque, je pris dans mes valises le strict nécessaire, et sans davantage d'explications, sans le moindre remords, je partis.

Définitivement confirmée aujourd'hui hélas, à la lumière par exemple des scènes de disputes que je viens d'évoquer, l'hypothèse que je n'ai pas eu d'enfance m'apparut assez rapidement. Quel coup de martinet avais-je subi pour me désintéresser aussi soudainement de mon père, de ma mère, et bien plus encore de mes oncles et tantes, de mes cousins, de tout ce qui touchait de près ou de loin à ma famille ? Tâtonnant encore, je ne me souvenais que de l'étendue de mon dégoût, incapable de percevoir, au travers des êtres qui m'avaient vu grandir, un simple début d'explication.

La commune des Phems s'est développée à côté de Larche, entre la forêt de Borde et le pont qui enjambe la Mheinne, le long de la route qui suit le cours de la Saûle. Les ruelles qui séparent les maisons n'attirent plus que les cyclotouristes, et les retraités au sortir de *La Primevère* - la seule gloire de la gastronomie dans l'agglomération - qui les photographient pour occuper leur après-midi. Le vent parvient à peine à peigner l'eau noire et verte qui stagne devant l'unique bar-tabac du coin jusqu'à la route principale, et dans laquelle s'est échoué un *Peary* sombre et massif. Les arbres pitoyables qu'on plante régulièrement depuis cinq ou six ans ne parviennent plus à cacher les usines de produits chimiques qui répandent dans l'air leurs nuages déchirés, aux odeurs fortes et écœurantes. La propriété où vit encore ma mère est entourée d'un mur crépi et protégé par une grille toujours fermée. Une couche trop épaisse de gravier, dans laquelle les talons hauts hésitent à s'aventurer, recouvre l'allée menant à la maison. Au premier étage, la vigne vierge obstrue un peu les fenêtres de ma chambre et de la salle de bain, où apparaissait, dans mon plus jeune âge, les jours de beau temps, ma mère qui brossait ses cheveux. Derrière la maison, sur les dalles en pierre conduisant aux bâtiments du jardin, sur une pelouse où fleurissent des milliers de pâquerettes et de boutons d'or, les fleurs et les feuilles de plusieurs pommiers énormes tombent et forment un tapis glissant.

En été, quand mes parents invitaient du monde, nous déjeunions souvent dehors. Il existait deux catégories de repas. D'abord les "réunions de famille", comme les appelait mon père, où nous n'étions jamais plus d'une vingtaine, et toujours les mêmes : ma grand-mère et ma tante Majenie, bien sûr, une cousine d'Yssay nommée Manthel, son mari, son fils, un oncle avocat et célibataire habitant Langre, encore un oncle et une tante, et leurs deux jumelles de deux ans plus jeunes que moi, la marraine de mon père, une cousine photogénique institutrice à Rivet qui nous ramenait son concubin, un oncle nommé Roger, et une autre cousine avec son jeune mari et son fils ; ensuite les repas qu'on organisait aux baptêmes, aux communions, aux mariages, aux anniversaires, où le nombre des invités dépassait facilement la cinquantaine.

Le dernier repas dont je me souviens est une "réunion de famille" vers mes dix-sept ans - mon père à l'époque était séparé de ma mère, mais il avait accepté de venir ce jour-là ; deux collègues de travail l'accompagnaient, ainsi nous étions un peu plus de vingt autour de la table. Les caractères des invités étant très différents, voire fondamentalement opposés, les conversations qu'une volonté commune cherchait à rendre civiles, tournaient toujours autour des sujets les plus ordinaires : mon oncle avocat, apiculteur pendant ses heures de loisirs, nous parlait de sa dernière récolte de miel, la mère des deux jumelles nous assurait avoir été déçue par le peu de monde à la foire Gillessan à Langre, et affirmait qu'il était impératif que la municipalité organisât des cavalcades pour retrouver l'entrain d'autrefois. Ma cousine photogénique quant à elle, comme par convention, apportait son chat noir, rapidement effrayé par l'émerveillement tapageur qu'il suscitait, et exaspéré par toutes les mains qui voulaient le caresser. On offrait des fleurs en poussant de grands cris et en se demandant avec angoisse s'il restait un vase vacant dans la maison. Même à l'écart, affectant de lire un livre ou d'observer le jardin, je parvenais difficilement à échapper à l'emprise de ces invités. Essayer de ne pas entendre les rires aigus de ma grand-mère et les voix fortes des amis de mon père, qui ébranlaient la maison, les cris de mes deux cousins dans la salle qui agaçaient ma cousine, la marraine de mon père affirmer à ma tante Majenie qu'elle n'avait pas besoin d'aller régulièrement chez la coiffeuse car elle mettait un filet la nuit pour tenir ses cheveux, étaient le seul jeu qui dès le commencement de la journée égayait un peu mon ennui. Quand la deuxième jumelle, la plus sage, pas belle mais dont les idées sur ces repas familiaux se rapprochaient des miennes, venait vers moi, ma grand-mère arrivait discrètement et glissait dans nos mains une pièce ou un billet. En la regardant s'éloigner, après l'avoir poliment remerciée et empoché son cadeau, Juliette s'asseyait sur l'accoudoir de mon fauteuil : "Elle est gentille, ta grand-mère". "Méchant." "Tu es aussi méchant que moi." "Je ne souris pas, moi." "... mais tu le penses. C'est pire."

Heureusement il était toujours convenu entre ma mère et moi que Juliette déjeunât à mes côtés. Secrètement, et lamentablement, nous riions en particulier d'un oncle sourd qui criait dans nos oreilles chaque fois qu'il s'adressait à quelqu'un et, sans doute par exaspération de ne pas entendre ce qu'on lui répondait, dont les doigts tapaient sur la table, déplaçaient les verres, cognaient la fourchette sur le bord de l'assiette ou sur le porte-couteau. Le fils de Manthel, désœuvré entre deux tantes, mouillait son index et l'appliquait sur le rebord de ses verres pour produire du bruit. Quand par instants le silence revenait, le concert de dialogues se muait en un concert de mastications. Très vite, l'angoisse du vide poussait un invité à prendre la parole : "C'est dommage qu'on ne mange pas de flageolets, on ne pourra pas faire la fête". Cette remarque rappelait à une cousine que la nuit précédente, son jeune mari, s'étant rendu aux toilettes sans remarquer l'absence de papier hygiénique dans le distributeur, avait dû traverser toute la maison le pyjama baissé pour aller chercher un nouveau rouleau : l'anecdote rétablissait la bonne ambiance de circonstance en déclenchant l'hilarité générale, au point que les murs semblaient près de s'écrouler - puisqu'il est entendu que "si on ne parle pas de merde à table, on parle de rien". Un ami de mon père se moquait de ma cousine photogénique, qui avait tellement ri qu'elle suffoquait. Comme chacun craignait de vider son assiette avant les autres, on mangeait le plus lentement possible, si bien que le repas ne finissait jamais avant le milieu de l'après-midi. Durant trois heures, pendant que mes deux cousins continuaient d'agacer ma cousine, autour d'une moitié d'hommes absorbés dans une manille et d'une autre moitié affalés dans des transats, les femmes parlaient dans la cuisine. Et à vingt heures nous nous remettions à table.

Après le dîner, je rejoignais Juliette au pied d'un poirier, sous les étoiles. Je m'asseyais auprès d'elle, le dos au tronc de l'arbre, les genoux contre mon torse et mes mains sur mes chevilles. Et nous restions à nous moquer, dans l'ombre, de ceux et celles qui avaient trop bu et qui marchaient de travers. Un invité entamait une chanson gaillarde, que tout le monde reprenait. On s'éparpillait finalement dans le jardin. "Quel frustré !", disait ma cousine photogénique à propos de l'ami de mon père qui avait ri d'elle, ce même individu qui confiait à voix basse : "C'est compliqué, ce qu'on a mangé". "Tu sais, c'est une idée à ma femme..." De temps en temps quelqu'un implorait la bouteille de limoux : on regagnait la table, on ressortait les verres en riant. La journée s'achevait par le train : Roger était la locomotive, les poings sous les aisselles, puis devant la poitrine, puis sur la taille, puis de nouveau sous les aisselles, et tous les invités derrière lui l'ayant rejoint, les mains sur les hanches de celui qui précédait, marchaient au pas en répétant : "Tchou !" en cadence. Ma grand-mère, dans son fauteuil, les regardait évoluer autour de la table, dans la maison, le long du mur de la propriété, en tapant dans ses mains à chaque : "Tchou !". Juliette au comble d'un amer mépris m'invitait à considérer "cette brochette de guignols". "Ne te plains pas, tu n'y participes pas." "Tu verras quand ils viendront par ici..." Le train passait devant nous. Une voix qui nous avait oubliée nous demandait de nous accrocher au dernier wagon, une autre nous plaignait de ne pas profiter de notre jeunesse. Juliette et moi nous souriions sournoisement, sans plaisir, sans malice : nous nous levions et imitions les invités.

Je m'étais décidé à tout révéler à Frellia quoi qu'il arrive, après le déjeuner, même au risque que la situation ne fût absolument pas à mon avantage. Comme d'habitude j'arrivai à la brasserie le premier. Frellia apparut quelques instants après et me rejoignit. Elle posa son plateau en me trouvant un "air dans les vapes". Après avoir vidé nos assiettes, je me retrouvai face à elle, dépouillé de tout. Du fait des propos ordinaires qu'elle me tenait, de ses sourires, ma démarche s'annonçait périlleuse. Peu importe, je me lançai : "Frellia, je dois te dire quelque chose". Elle leva les yeux. Je restai muet quelques secondes. Son visage



devint sombre. Fallait-il lui avouer franchement, ou utiliser des moyens détournés pour atténuer mes paroles, essayer de la mettre plus à l'aise, ou même essayer de provoquer le rire ? "Tu ne parles plus ? Tu voulais me dire quelque chose." "Oui." En s'efforçant de ne pas bouger ses bras, pour ne pas montrer qu'elle tremblait, elle caressait son menton sur le col de sa chemise, sa tête rentrée dans les épaules. Elle inspira un grand coup, et de son habituelle façon de parler, sans desserrer les dents, elle me demanda : "C'est difficile à sortir ?". "Oui..." Un temps. "Surtout ici..." "Je t'ai présenté à Paul, pourtant." "Oui, mais je t'aime quand même." "J'ai deviné." Un temps. "Tu veux semer la révolution ?" "Non." Un temps encore. "Pourtant tu sais très bien que je te répondrai non." Je toussai un peu pour éviter d'avaler ma salive. Nous quittâmes la table, je l'accompagnai jusqu'à la rue. Je lui demandai si elle m'en voulait : elle ne me répondit pas. La reverrais-je le lendemain ? "Oui, comme aujourd'hui et comme hier. Je risque d'être en retard, il faut que je parte." Elle s'éloigna sans un mot de plus.

Qu'avais-je espéré par ce comportement ? La réponse se trouvait sans mon enfance, dans les querelles entre mes parents et dans les interminables repas de famille que j'ai évoqués. Ces querelles et ces repas ne m'inspiraient pas seulement le sentiment de l'ennui : je les ressentais d'abord comme une négation de moi-même, comme la marque d'une intouchable puissance soucieuse de me cantonner, pour l'éternité, dans la race des anonymes. Je recevais toutes les natures de refus comme un reproche, comme une sanction non méritée. Et je me défendais face à ces refus de la même façon qu'un soldat enfoncé dans son trou sous le feu de l'artillerie. Je m'obstinais au lieu d'abandonner, même dans les situations les plus périlleuses, fidèle jusqu'à un entêtement désespéré à mes convictions, chimériques ou non, à mes décisions premières. Mon attitude avec Frellia découlait de cette attitude défensive contre le mépris. Même en la sachant déjà accompagnée, je m'étais déclaré pour me prouver ma valeur, pour effacer, parmi les médiocres souvenirs des Phems, "quelque chose" dont je ne distinguais même pas les contours.

## VIII

Mon corps la réclamait. Mes yeux voulaient la contempler. Mes joues attendaient ses baisers. Mon coude désirait le frôlement de sa main droite quand elle m'embrassait. Quand je m'asseyais, quand je m'allongeais, une certaine position de mes jambes ou une torsion de mon tronc implorait la rondeur de ses hanches, la minceur de sa taille, la finesse de ses poignets et de ses doigts. Je ne vivais que pour aimer ce qu'elle aimait, écouter ce qu'elle écoutait, voir ce qu'elle voyait. Je collectionnais tout ce que ses mains touchaient, ou qui me la rappelait : des buvards qu'elle avait surchargés de notes, des serviettes propres en papier venant de la brasserie, un domino trouvé sur le seuil de son magasin. Depuis quatre jours je la priais, à genoux devant un disque qu'elle m'avait offert. J'essayais de recopier à la perfection son écriture à partir d'un mot écrit de sa main. Et quand j'apercevais sur une couverture d'un magazine de cinéma ou de mode, une jeune femme dont les traits m'évoquaient les siens, j'achetais la revue en trois ou quatre exemplaires, et quand je revenais chez moi je découpais les yeux de cette jeune femme, ou son nez, ou ses oreilles, je les mettais en relation avec les joues, avec le menton d'autres femmes dont j'avais également découpé la photographie, pour pouvoir recréer le visage de mon mal.

Et soudain l'idée me vint de la suivre. Rien ne put dissiper ce désir : un vif plaisir m'envahit, et mes bras, comme s'ils avaient voulu danser, se mirent à trembler le long de mon tronc. Au lieu de revenir chez moi après déjeuner, je pris la direction de son magasin. J'entrai. La vendeuse la plus âgée n'était pas là. La seconde vendeuse parlait à un client, à la caisse, qui se contenta de hocher la tête pour me saluer. Frellia, derrière une colonne, ne me voyait pas. Elle me montrait son dos, l'énorme orchidée tissée sur son chemisier. Elle était accroupie devant un tiroir rempli de fiches, qu'elle répertoriait consciencieusement sur un cahier. Le haut de ses cuisses semblait rebondir sur ses talons nus, qui sortaient de ses chaussures. Ses hanches bien rondes et la courbure de sa taille contrastaient nettement avec la raideur de ses bras. Ses cheveux tombaient de chaque côté de son cou. Pour garder l'équilibre, elle posait de temps en temps un genou sur le tiroir. Je contournai le présentoir et je m'avançai jusqu'à elle. Sa surprise fut si complète, en me voyant, qu'elle perdit l'équilibre et bascula en arrière en criant : "Oups !". Je me précipitai pour la retenir. Mais elle se rattrapa à temps, en me repoussant doucement. Elle se leva, en remettant son chemisier dans son pantalon. Nous parlâmes pendant quelques minutes de tout et de rien. "Tu viens au cinéma, ce soir ?" "Tu vas au cinéma ?" "Oui. Avec Paul. On t'invite." "Tu m'invites, toi uniquement, ou c'est toi et Paul qui m'invitez ?" Ses dents se serrèrent, son visage devint plus sévère : "Tu... Tu m'ennuies". "Quand je suis entré j'ai vu l'orchidée sur ton chemisier." "Tu aimes les orchidées ?" "Je n'ai pas d'avis." "Tu devrais." "Tu les aimes ?" "J'aime les orchidées." Elle me redemanda timidement si oui ou non je viendrais avec elle au cinéma. Je déclinai son invitation. Elle aimait donc les orchidées. Je pensai immédiatement acheter un ouvrage sur ce sujet, pour m'instruire. "Tu pars ?" "Je ne veux pas te gêner plus longtemps." "Je suis contente de ta visite. Tu pourras revenir, tu sais..." La patronne, juste à ce moment, sortit de la réserve. J'agitai la main en signe de départ et je gagnai la rue, en quête d'un libraire.

J'achetai l'ouvrage le plus complet sur les orchidées. Je revins à mon appartement. Je déposai mon achat sur mon lit, sans prendre la peine de le sortir de son emballage, et je repartis aussitôt vers la rue du Vieux-Pont. Pendant quatre heures je marchai dans les rues autour de la Cathédrale, en passant plusieurs fois devant le magasin pour m'assurer qu'elle était toujours là.

Paul arriva en fin d'après-midi. Il piétina sur le bord du trottoir, l'air grave, en fumant une cigarette. Frellia sortit, ils s'embrassèrent. Elle se laissa prendre dans ses bras, elle l'embrassa encore, et ils descendirent lentement la rue. Cette image de Frellia et Paul l'un contre l'autre me parut scandaleuse. Ma jalousie était si complète que j'hésitai à les rejoindre, à provoquer Paul, à me battre contre lui. Je m'approchai du cinéma, rue de Raison, pour les examiner en train de payer leurs places, pénétrer dans la salle de projection. Je m'achetai un croissant dans une rue voisine, et pendant plus d'une heure et demie j'attendis la fin du film. Quand ils sortirent, je continuai à les suivre. Ils riaient. Ils montèrent en voiture derrière le Palais, et disparurent en me laissant ruminer sur leur affection simple que je leur enviais.

## IX

Frellia souhaitait retourner au cinéma, le soir, avec Paul. Elle m'avait invité à nouveau à me joindre à eux. J'avais accepté tout de suite. Comme la séance était tard, elle m'avait assuré qu'auparavant nous aurions largement le temps de déjeuner tous les trois ensemble. L'après-midi me parut long. J'étais pressé de les retrouver, de dîner et d'aller avec eux au cinéma, je pensais que cela me permettrait peut-être d'effacer le souvenir de l'avant-veille. J'essayais de me convaincre que j'allais devenir un camarade de Paul, que cette soirée allait être le point de départ d'une amitié inébranlable entre nous trois. Et en même temps je désirais tellement que cette soirée finît vite, que dès dix-huit heures j'attendais déjà sous les arcades rue des Charmes.

La pluie cessa quand Paul arriva. J'allai vers lui. Nous nous dîmes bonsoir et nous serrâmes la main. Frellia, couverte d'un imperméable beige, nous rejoignit. Nous dînâmes à la brasserie rue des Charmes, sans histoires. Quand nous sortîmes il recommençait à pleuvoir. Frellia prit un parapluie dans son sac, l'ouvrit, et me demanda avec Paul de venir dessous. Mais je refusai de les rejoindre, parce que je trouvais qu'il n'y avait pas assez de place pour nous trois.

Le film était très mauvais. Je me trouvais à la gauche de Frellia, Paul à sa droite. Et encore plus loin, à droite de Paul, dans l'ombre, le parapluie égouttait sur un fauteuil. Elle posait la tête sur son épaule, et il la tenait dans ses bras. De temps en temps il lui embrassait les cheveux. Comme le film ne m'intéressait pas, toutes les cinq minutes je les regardais se serrer l'un contre l'autre. A un moment je croisai le regard de Paul. Toute ma jalousie, que je croyais éteinte, se réveilla soudain. Je m'enfonçai dans mon fauteuil et m'obligeai à fixer l'écran pour me calmer : mes bras et mes jambes se raidirent, ma circulation sanguine s'accéléra. Je baillai et je m'étirai pour essayer de me détendre, pour emplir d'air mes poumons.

Quand nous sortîmes du cinéma, il ne pleuvait pas. Frellia ferma son imperméable, remonta son sac sur son épaule, et s'accrocha à Paul. Les rues étaient si désertes que nous parlions à mi-voix, comme pour éviter de troubler le silence. Des grandes flaques d'eau ne parvenaient pas à s'écouler dans les caniveaux. Paul nous dit qu'il avait eu beaucoup de mal à trouver une place pour garer sa voiture : elle était stationnée derrière le Palais, rue des Mercières.

"Mon parapluie !", s'écria Frellia tout à coup, en ouvrant ses yeux en grand et en mettant une main devant sa bouche. "Quoi, ton parapluie ?", demanda Paul. "Je l'ai oublié ! Il est resté dans la salle ! Sur le fauteuil !" Tout de suite je me proposai d'aller le rechercher. "Non, laisse !", répondit Paul d'un air très sérieux. J'y vais." "On peut y retourner ensemble ?", lança Frellia. "Pourquoi ? C'est l'affaire de trois minutes. Attendez-moi ici", nous ordonna-t-il en partant déjà et en pointant un doigt vers le sol.

Je me retrouvai seul avec Frellia. Je me mis à trembler. On entendait juste quelques voitures descendre la rue du Marché. Quelquefois, la brise portait un rire de jeune fille, ou un cri venu d'on ne sait où. La température commençait à descendre. Une lumière, à une fenêtre, s'éteignit. Je regardais son imperméable, qui la serrait au point d'aplatir, d'écraser, d'étouffer sa poitrine. Elle croisait les bras sur son ventre, sur sa ceinture tellement serrée que des plis se formaient sur ses reins. Le vêtement n'avait pas eu le temps de sécher au cinéma, et ruisselait toujours. Paul ne revenait pas. Frellia continuait à me parler, sans voir que je ne l'écoutais plus. Je m'approchai d'elle. Avec un geste confus, je dis à voix basse : "Frellia...". En un dixième de seconde son sourire tomba. J'attrapai ses bras pour les décroiser. "Qu'est-ce qui t'arrive ?", demanda-t-elle en posant un pied en arrière. "Qu'est-ce que tu veux ?" Ma conscience s'affola. Je repensai à son : "Vous voulez quelque chose ?" du premier jour, au midi où elle m'avait confié que mes réponses n'étaient pas convaincantes, au : "Je suis là, pourtant" de Melae, à la scène au bord de la fenêtre, à l'épisode de la tartelette. Mon corps se raidit tellement que mes gestes devinrent saccadés. Je l'agrippai et la pressai contre moi. Mes lèvres cherchèrent sa bouche. Elle eut un mouvement violent de la tête, elle me repoussa avec ses coudes. Je la lâchai, elle recula à deux mètres de moi. Elle essaya de reprendre sa respiration, ses yeux ébahis me fixèrent. D'une voix lente et extraordinairement grave, elle murmura, en déglutissant plusieurs fois péniblement : "Tu es un malade". Je craignis qu'elle se mît à courir pour rejoindre Paul. Je bondis sur elle. Je collai le bas de son ventre contre moi pour l'empêcher de me mettre un coup de genou entre mes jambes. Comme elle essayait de se dégager, j'attrapai ses poignets et je les enfermai dans mon poing, derrière elle. Je la plaquai contre la voiture de Paul. Je l'embrassai de force pour qu'elle ne criât pas :: je sentis ses larmes couler sur ma joue, sa respiration devenir de plus en plus difficile, son corps hoqueter. Sa bouche ne remua plus. Je retirai mes lèvres, je lâchai ses poignets et je me détachai d'elle : sans dire un mot elle s'effondra sur le trottoir sale et mouillé, en se laissant glisser contre la voiture.

Elle resta dans une position fœtale, ses mains protégeant ses épaules, ses bras croisés sur sa poitrine, la tête dans ses genoux. L'eau qui coulait dans le ruisseau voulait emporter une extrémité de son imperméable. Paul ne revenait toujours pas. Craignant de le voir réapparaître, je quittai l'endroit d'un pas vif. Une fois à mon appartement, je fermai les portes à clé. Mon lit, ma table, mes fenêtres, mes murs, ce décor pourtant familier me parut surréaliste. Je répétais à haute voix : "Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi !" Et je vis mon visage dans la glace au-dessus du lavabo. Mes yeux étaient rouges, mes cheveux s'emmêlaient sur mon front, mes larmes laissaient des traces sur mes joues, ma peau était si morte que des veines bleues apparaissaient sous mes paupières. Je gagnai mon lit, je m'étendis sur toute la largeur du matelas, sur le dos, et la tête rejetée en arrière, occupant mes yeux à suivre le vol d'un insecte qui cognait contre la vitre, j'essayai de ne plus entendre mon sang courir dans mes artères.

J'entendis ma mère, après avoir éteint la lumière et refermé la porte, descendre l'escalier pour rejoindre mon père dans le salon, juste au-dessous de ma chambre. Je me revis écarter les doubles-rideaux de la fenêtre la plus proche pour admirer la nuit. Les soirs d'été - à cette époque le ciel est bien dégagé et le soleil se couche plus tard -, je suivais les évolutions des traînées d'encre qui envahissaient peu à peu le bleu outremer, je guettais les premières étoiles, et la beauté de ces formes flexibles et de ces couleurs effaçait les pensées tristes qui m'avaient occupé pendant toute la journée, à cause d'un camarade qui s'était moqué de ma timidité pendant une récréation, ou à cause d'une gifle de mon père qui me semblait injustifiée. Certains soirs, à l'opacité de l'espace s'ajoutaient des nuages moutonneux et lourds, les étoiles perdaient de leur brillance avant de disparaître, et mon imagination créait de cette noirceur une multitude d'insectes immobiles et effrayants, au point que je m'enfonçais sous les draps en attendant que la pluie ou la grêle, en tapant sur la vitre, me libérât. Parfois, pour oublier les disputes entre mes parents qui se traquaient dans toutes les pièces du rez-de-chaussée, j'ouvrais un peu une baie de la fenêtre pour suivre le bruit des voitures qui quittaient ou qui rentraient dans Larche, j'essayais de reconnaître les cris des oiseaux nocturnes, je me laissais bercer par le grondement ininterrompu de la Mheinne et les clapotis de la Saûle, par l'agitation incessante des pommiers du jardin dont l'un avait une branche qui grattait la gouttière.

Mon lit restait le seul endroit de la maison où je me sentais réconforté. Je me glissais dans les draps comme dans un bain. Je m'étirais en serrant mes jambes l'une contre l'autre, mes bras contre mon tronc, en écartant mes doigts comme un chat sort ses griffes pour pétrir la place où il va dormir, je pressais les paupières pour mieux profiter de mon bâillement. Et lentement mon corps se décrispait, mes muscles se détendaient jusqu'à devenir mous, ma bouche souriait, et, comme un miaulement ou comme l'ânonnement d'un enfant qui apprend à parler, dans ma gorge naissait un gémissement rauque. L'hiver je rajoutais une courtepointe sur ma couverture, non pas parce que j'avais plus froid, mais pour avoir un poids sur moi, pour m'enfoncer dans le matelas encore plus profondément et avoir la sensation, quand je fermais les yeux, que quelqu'un me prenait dans ses bras et me protégeait. Je ne m'endormais jamais tout de suite car je voulais profiter pleinement de ma solitude, du soulagement qu'était pour moi cet instant où ma mère éteignait la lumière et refermait la porte. Quand je me sentais gagné par le sommeil, pour rester éveiller j'allumais ma lampe de chevet et je lisais un livre, ou encore j'inventais tout haut les péripéties qu'avait dû éprouver le solitaire Ayrton avant d'être recueilli par les naufragés de *L'île mystérieuse* ; et quand je ne trouvais aucune occupation pour m'empêcher de dormir, je me résignais à évoquer une récente dispute entre mes parents, en les insultant secrètement pour obliger mon sang à circuler vivement dans mes veines, pour maintenir élevée ma tension.

Comme un ballon rempli d'air plongé dans l'eau qui veut toujours regagner la surface, et qu'un courant libère soudain des algues ou des cailloux dans lesquels il restait coincé, je sentais, pendant que je me rappelais ces détails de mon enfance, que le "quelque chose" à la fois tant redouté et tant espéré, était tout proche. Je bougeai un peu pour détendre mes muscles, le lit grinça, tout s'éclaira enfin. Je fus si surpris que je tressaillis et que je ne pus empêcher mes lèvres de murmurer : "C'est ça !" Ce jour-là j'avais passé toute la matinée dans un fauteuil du salon, les bras croisés et les jambes pliées sur la poitrine, et chaque fois que mon père passait devant moi je répétais : "Je ne veux plus te voir". A la fin de la journée, j'étais allé mettre mon pyjama sans qu'on me le demandât, et je n'avais pas embrassé mon père avant de monter l'escalier pour gagner ma chambre. J'avais cinq ou six ans. C'était un soir d'automne, un soir de vent. Des pommes tombaient sur le toit du bâtiment au fond du jardin et sur les tuiles de la salle de bain. Des planches, posées sur le mur du garage, tombaient sur l'herbe en un bruit sourd. La brise soufflait sur les deux fenêtres fermées de ma chambre, collait parfois aux carreaux des feuilles rouges de vigne vierge. Je poussai la porte. Je bordai un côté de mon lit, je me glissai dans les draps et j'éteignis la lumière. Mon père, qui pourtant ne venait jamais me dire bonsoir dans ma chambre, monta, sûrement poussé par l'amertume, ou par ma mère. Dès que j'entendis ses pas dans l'escalier, je remontai ma couverture jusqu'à mon menton, j'enfonçai ma tête dans l'oreiller. Sa démarche était lourde. Ma mère ouvrit la porte. "Tu t'es bordé tout seul ?" Je ne répondis pas. Mon père, les mâchoires serrées, piétinait sur place d'impatience. Il regardait nerveusement ma table de chevet, les fenêtres, l'armoire. "C'est à cause de ton père ? Tu ne..." "Tu sais très bien qu'il ne te répondra pas." "Je ne veux plus te voir." "Tu te répètes."

Ce qui suivit se déroula en quelques secondes. Mon père, qui jusque-là contenait sa colère, explosa soudain. Il m'avait répondu : "Tu te répètes" par réflexe. Mais dès qu'il prit conscience de ma nouvelle bravade, son irritation se transforma en fureur : ses mains agrippèrent le creux de mes épaules, ses paumes serrèrent mes clavicules, et ses pouces se rejoignirent sur mon cou. Et il me secoua à plusieurs reprises en laissant ma tête cogner contre les barreaux du lit. Le matelas grinça chaque fois qu'il me releva et qu'il m'y enfonça. Une voix d'ogre à la place de sa voix naturelle, il cria : "Quand comprendras-tu enfin que je suis ton père !". Ses mains appuyèrent tellement sur ma trachée artère que ma respiration fut coupée. Ma dernière vision fut

le lustre en forme de lyre mal accroché au plafond, ses deux ampoules plantées dans deux fausses bougies que cachaient en partie leurs socles de cuivre et leurs couvercles en toiles ; et sur ces couvercles, le vieil homme à la canne et au béret rouge, assis sur un rocher face à la mer. Je m'évanouis. Quand je repris connaissance, mon père, assis sur le lit, à côté de moi, hésitait à poser une main sur mon épaule ou à me tenir un bras : "Excuse-moi, tu vas mieux ? Tu respirez ? Je ne mesure pas ma force, excuse-moi". J'inspirais tellement fort, pour essayer de retrouver ma respiration, et l'air pénétrait si difficilement dans mes poumons, que ma gorge râlait. Mes larmes entraient dans ma bouche ouverte. Mon père se tut finalement. Ses yeux étaient hagards quand il quitta ma chambre, ses mains tremblaient, ses pas étaient maladroits. Ma mère haussa les épaules, elle ne me regarda pas en éteignant la lumière, elle piétina derrière mon père comme pour l'inciter à sortir plus vite. Je me retrouvai seul dans le noir, couché sur le côté, les jambes repliées, une main autour de mon cou comme pour le protéger, et l'autre devant ma bouche, sur mon menton.

Oui, voilà ce que je cherchais depuis des jours. Voilà l'explication de mon agressivité face à mon père, lors de mon déplacement à son usine. En quelques minutes, après des années sans nous voir, la blessure s'était rouverte : j'avais été brutal dans mes propos pour lui montrer d'une part qu'il ne m'intimidait pas, et d'autre part pour pouvoir me défendre au cas où il aurait voulu m'étrangler encore une fois. Pendant des années, j'avais été partagé entre mon envie de devenir adulte et mon envie de retrouver ma vie d'avant ce soir d'automne. Tantôt je m'identifiais à mon père, je voulais lui ressembler, me confondre avec lui, pour le battre sur son propre terrain, pour être libre de réaliser et de penser tout ce que je désirais, pour vaincre le monde comme je croyais qu'il vainquait le monde, et en même temps le souvenir de son geste me revenait, et avec lui la peur de la réprimande. Que ce fût mon agression sur Frellia, mes rougeurs sur mes joues après mes réponses peu convaincantes, mon embarras avant de lui parler ou de lui déclarer mon amour, mon refus de retenir Melae près de moi, mon hésitation à la rejoindre au bord de la fenêtre, et en même temps mon désir de la soumettre comme elle me le demandait pour bien montrer aux gens dans la rue que je la possédais toute entière, tous mes actes depuis l'enfance trahissaient ma peur du père. Quoi que je fisse, j'avais toujours le sentiment du mal et de mériter qu'on me réprimandât. En fin de compte je m'effondrais sur moi-même. Je voulais dominer mon désir de conquêtes autant que ma peur de la réprimande sans me rendre compte que je ne dominais rien du tout, et qu'aucun de mes actes par conséquent ne m'appartenait. Toute ma vie ne relevait que de ce souvenir infantile, de la peur qu'il avait provoquée en moi, et de mes efforts pour combattre cette peur. Je n'avais jamais réussi à m'oublier suffisamment pour m'intéresser complètement et définitivement à quelqu'un, pour la seule raison que tout ce que j'avais offert, proposé, provoqué jusqu'à maintenant, je ne l'avais offert, proposé, provoqué que pour moi - pour le monstre, le double que je choisis dans mon être comme un cancer.

## X

Ma mère n'était pas là. Je restai donc devant la grille fermée, envahie par les mauvaises herbes, à contempler le jardin. On entendait toujours, au fond de la cour, les automobiles qui entrent dans Arche, et les gémissements des arbres le long de la Saûle. La vigne vierge grimpait toujours le long du mur de la maison, obstruait encore la fenêtre de ma chambre. Comme des sentinelles, les planches gardaient la porte du garage. Les corneilles tournaient selon leur habitude autour de la maison. Le rosier, devant la fenêtre de la cuisine, perdait ses fleurs fanées, qui s'accrochaient aux graviers et s'effritaient. Et le soleil levant, en donnant aux pommiers des apparences de candélabres, illuminait complètement la maison et la grille. J'aperçus dans un coin le fauteuil qu'on donnait à ma grand-mère, les jours où ma mère invitait à déjeuner toute la famille : cassé, renversé sous un amas de vieilles ferrailles, l'humidité avait effacé les couleurs du tissu. Des orties poussaient au pied de l'arbre où je m'asseyais jadis avec Juliette - mariée depuis trois ans déjà -, et des pissenlits envahissaient l'entrée du bâtiment où mon père m'enfermait. Peu à peu, le portique de la balançoire au fond du jardin s'était enfoncé dans la terre et couvert de mousse. La brouette sous le lilas rouillait. Les oiseaux au-dessus de moi criaient comme pour me pousser à partir. Je ne retrouvai pas sur le mur d'enceinte, qui se lézardait et perdait son plâtre par place, les inscriptions dont je le couvrais enfant.

Après cette visite impromptue et inutile aux Phems, j'échouai dans un café de Contentès. Je m'assis à une table retirée, et j'attendis qu'on vint me servir. Cinq ou six lycéens, qu'insultaient leurs trois copines bien décidées à leur "fermer leurs gueules", s'excitaient autour des billards. Cela incommodait un quinquagénaire aux vêtements sombres qui jouait au tiercé. Une femme d'une quarantaine d'années racontait, à une autre femme du même âge, son remariage. Deux hommes âgés parlaient avec le patron. En face de moi une jeune fille seule et triste observait une goutte au fond de son verre. Une serveuse est venue. Elle portait une jupe en cuir, jusqu'à la moitié des cuisses, découvrait des jambes affreuses et grasses. Je commandai une boisson quelconque, que je bus presque d'un trait. Je me levai, je gagnai la rue du Marché et je descendis vers la Mheinne. Un sac en plastique, que le vent transportait, se prit dans mes pieds. Deux voitures publicitaires étaient garées devant la tour Dressan. A mesure que j'avancais, la circulation piétonne et automobile devenait plus dense et plus bruyante. Il commençait à être vraiment tard, pourtant, mais les trottoirs et la chaussée semblaient aussi peuplés qu'en plein milieu d'après-midi. Je heurtai une femme en fourrure qui m'adressa un grand sourire. Un individu pressé avec un paquet sous le bras me croisa en baissant la tête, et en relevant d'une main le haut de son imperméable. Une petite vieille, arrêtée à côté d'une boîte à gaz, reprenait son souffle avant de déplacer sa canne et de se remettre à marcher. Des mauvaises odeurs planaient dans l'air. On entendait une fanfare et des applaudissements sur les quais. Une gerbe d'étincelles vertes et rouges illumina soudain le ciel. Intrigué, je me laissai conduire par la foule. Une fanfare défilait effectivement sur les quais. Les trompettistes jouaient faux. La grosse caisse n'était pas en mesure. Longtemps je traînai mon inertie parmi les spectateurs, mes doigts piochant sans arrêt dans un paquet de berlingots acheté sur place, mes oreilles repues d'un arrangement de *La truite* de Schubert et de l'incontournable *Marche de Radetzky*...

Je devais vraiment me ressaisir. Arrière mon passé raté ! Arrière mon appartement transformé en tour de Babel ! Arrière mes triomphes dans les rues de Contentès avec Melae enchaînée à mon poignet ! Arrière ma jalousie de Paul ! Je vivais la fin d'une histoire singulière. Je n'avais pas

## XI

Mes deux cafés d'hier soir ne m'ont apparemment pas suffi. M'endormir pendant que j'écris, en plein milieu d'une phrase, sans m'en rendre compte ! Et ma lampe de bureau a brûlé toute la nuit ! J'aurais dû prendre trois cafés. Et j'aurais dû aussi ouvrir une fenêtre, l'air du dehors m'aurait maintenu éveillé... Bref. Je continue mon récit.

Le lendemain de mon errance sur les quais à écouter une fanfare jouant la *Marche de Radetzky*, je repris mon travail à la bibliothèque. Sur Contentès, un brouillard à couper au couteau. On ne voyait rien à quinze mètres. Et un froid glacial. Les feuilles formaient un verglas boueux. Les voitures roulaient au pas, les phares allumés. On entendait davantage la plainte des arbres, dont les branches se rejoignaient dans le néant, que les klaxons des conducteurs pressés rue du Marché. Quand j'arrivai derrière la gare routière, l'envie me vint de sonner chez Martine, une collègue de travail habitant dans le quartier. Elle fut très surprise de me voir à sa porte. "Entre", me demanda-t-elle tout de suite en se reculant et en tendant son bras. "Je ne te dérange pas ? Je suis passé pour t'accompagner à la bibliothèque..." "Non, je prenais mon petit déjeuner. Assieds-toi." Je me sentis tellement bien que j'oubliai l'heure. Je lui racontai tout à propos de Frellia. Elle eut un mouvement vague - un balancement de la main que l'on pouvait traduire en même temps comme un geste d'effroi et d'impuissance. Elle me rappela que nous devions partir. Elle déposa sa tasse dans l'évier, elle prit son manteau, en continuant à m'écouter.

Tôt le matin, la route du Val est toujours saturée de véhicules : dans un sens les habitants du plateau descendent vers l'agglomération, et dans l'autre sens les étudiants et les professeurs montent vers le campus. Il faut grimper plus haut le Mont-des-Rois, à l'endroit où la route dessine un arc de cercle, pour que cesse l'embouteillage. Malgré les arbres qui suivent le bord de la chaussée, on peut distinguer en contrebas la longue file d'autobus et de voitures, la voir disparaître derrière les premières maisons de la vallée. Rien à dire de ce décor : on remarque seulement un cimetière, invisible en bas de la route parce que volontairement on l'a ceinturé d'épais murs et d'habitations. Ce n'est qu'au fur et à mesure de l'ascension que la vue s'étale, s'élève au-dessus des maisons, s'étend jusqu'à la Mheinne et aux villes voisines, si loin qu'il n'est pas nécessaire d'avoir de bons yeux pour observer, au-delà du port, les bateaux qui remontent le fleuve. L'air devient plus frais et pur, et le vent si faible en bas de la côte ne trouve ici aucun relief important pour freiner son souffle. Pas de brouillard sur le plateau : tous les nuages étaient descendus sur le centre de Contentès. A la cité, un camion vidait les bennes à papier, des bus déposaient des groupes de jeunes gens passifs, endormis et mornes. Des rires lointains égayaient toutefois le frémissement des arbres, le bruit des automobiles qui passaient. Le soleil perçait peu à peu la nuit, derrière la bibliothèque. La rosée humidifiait l'air et la terre, que des lambeaux de nuages couleur de feu, à l'horizon, réchauffaient. L'éclairage public s'éteignait.

Nous descendîmes du bus. "Tu aimes les orchidées ?" "Les orchidées ?" "Oui, j'ai un livre sur les orchidées à vendre. Ou à donner, c'est comme tu veux." Elle me demanda pourquoi. Je lui dis. Elle éclata de rire. "Tu l'as lu, au moins ?" "Dix ou vingt pages." "Dix ou vingt pages. Bon placement. Le moins qu'on puisse dire est que tu ne jettes pas l'argent par les fenêtres... Tu savais pourtant que tu n'avais rien à espérer. Alors pourquoi as-tu insisté ?"

Peu de monde à la bibliothèque. Martine monta directement au premier étage. Un autre collègue apparut deux ou trois minutes après. Nous restâmes, lui et moi, dans la petite pièce derrière l'accueil, à parler récolement et désherbage. Je ressentis comme une sorte de totale libération, de coupe chirurgicale entre le complexé de plus en plus dangereux de naguère, et celui que je devenais. Oui, une page était bien tournée. Ce monde que j'avais cru tant de fois dominer, dans lequel j'avais si souvent voulu me fondre, j'allais désormais apprendre à le connaître. Qu'allais-je découvrir ? Tous les espoirs étaient permis. Quelqu'un vint nous demander un livre. Mon collègue et moi nous déplaçâmes d'un même mouvement. Je n'attendais que cela.

## Préface à l'édition de 2003

Dans une de ses *Etudes philosophiques - Melmoth réconcilié* -, Balzac met en scène un caissier opportuniste, Castanier. Ce personnage trouve la plus belle occasion de parvenir à ses fins en pactisant avec le diable, qui a pris l'apparence d'un homme riche et puissant nommé Melmoth. Héritant des pouvoirs de Melmoth, Castanier se laisse aller à la joie. Mais très vite, il se rend compte de son imprudence. Les pouvoirs considérables qu'il a acquis ne le conduisent qu'à une insupportable lassitude. Ayant tout, il n'a plus rien à conquérir ; et n'ayant plus rien à conquérir, il n'aspire plus qu'à un absolu qu'il est pourtant devenu. Le passage relatant ces temps d'après l'ivresse est catégorique : "En voyant le principe et la fin du monde, il n'en admirait plus les résultats, et manifesta bientôt ce dédain profond qui rend l'homme supérieur semblable à un sphinx qui sait tout, voit tout, et garde une silencieuse immobilité. Il ne se sentait pas la moindre velléité de communiquer sa science aux autres hommes. Riche de toute la terre, et pouvant la franchir d'un bond, la richesse et le pouvoir ne signifiaient plus rien pour lui. Il éprouvait cette horrible mélancolie de la suprême puissance à laquelle Satan et Dieu ne remédient que par une activité dont le secret n'appartient qu'à eux" .. Le seul moyen de se sortir de cette situation désespérante est de transmettre à son tour sa puissance à une âme en peine. Il revient parmi les hommes, et remet son diabolique pouvoir à un banquier acculé à la faillite.

Ce Castanier blasé, espérant recouvrer l'allégresse et la fraternité en échangeant sa damnation contre l'inconfort de la condition humaine, ce pourrait être François Seganis. Quelle raison en effet a pu pousser cet être comblé à quitter sa sereine vallée de la Mheinne, pour la Grèce ravagée par les obus nazis ? L'écrivain répond à cette question tout au long de son œuvre. Dès *Un fiacre se perd dans la nuit*, qui avait surpris bien des lecteurs par une tonalité amère inhabituelle dans la production littéraire marcalanaise, tout était dit : le héros confesse, dès le premier chapitre, que rien ne lui semble plus motivant que la "jeunesse curieuse, qui évacue tout sentiment d'échec en repoussant toujours ses limites". La même idée est reprise, quelques temps plus tard, en d'autres termes, dans *Les spectres* : Hélène Landrieu, devant le meuble cossu qui jouxte la cheminée où le feu pauvre s'éteint, évoque le temps des partenaires infidèles qui "trahissaient [sa] ferveur, mais [qui] entretenaient aussi l'espoir d'un lendemain facile et attentionné dissolvait la mélancolie. Une vie précaire, sans doute, mais gonflée des plus folles assurances ! Des mots jetés en l'air, un compte en banque régulièrement dégarni, peut-être, mais au fond [d'elle-même] l'évidence d'une réalité bien plus précieuse que toute vérité philosophique ou tout salaire mensuel régulier : "Je suis heureuse aujourd'hui, je serai toujours heureuse désormais"". Dans une de ses dernières préfaces enfin, consacrée à Di Pham Liem, François Seganis tient ce propos sans équivoque : "Je n'ai pour ma part jamais considéré que le but ultime résidait dans l'agencement d'un monde méthodique et libre, organisé et flou. On ne profite pas d'un tel monde, on s'y ennuie".

La vallée de la Mheinne ? Un non-sens selon François Seganis. Contentès - la ville où il a le plus longtemps séjourné -, Mnôhe, Les Phems, Langre, Rivet, Iuliub, sont les noms qui résument ce que l'auteur appellera plus tard un "interminable mascaret ramenant toujours à la source la bouteille que le flux avait emporté jusqu'à l'estuaire" (*Un fiacre se perd dans la nuit*). Le total bien-être marcalanais lui est apparu, avec le recul, comme "l'antichambre du renoncement", comme la "porte ouverte à l'absolu absurdité d'un univers parfait" (préface à *Eclats* de Werner Van Grevald). Ayant l'impression de tourner en rond, l'écrivain finit par rêver à la fuite et au désordre : "Que de fois ai-je aspiré de devenir le héros d'*Et maintenant l'hiver*, ballotté entre deux parents qui l'ignorent !" (confession tirée d'un article pour le quotidien *De Morld*, repris dans le présent recueil). Il ne parvient plus à se débarrasser d'un ressentiment tenace. Tous ses récits se déroulent dans ce coin retiré de Marcalance, mais noirci à l'envi, peuplé des êtres les plus communs et bas que l'endroit du monde qu'il apprécie le plus, l'Europe, ait produit, comme par honte, par volonté de s'infliger des souffrances qu'il n'a lui-même jamais connues. Et même au plus fort des bombardements qu'il subit en Grèce, il se rappelle moins l'activité productive, que cette sérénité, pour lui scandaleuse, des bords de la Mheinne.

Ce mal-être, qui le suit jusqu'à sa disparition, se révèle clairement dès son premier roman, *Un fiacre se perd dans la nuit*. Cette œuvre reste sûrement la meilleure de l'auteur, tant par l'authenticité que par l'originalité du propos : une économie de moyens exemplaire - un personnage, seul à la lisière d'une forêt, attend son père qui doit le ramener en ville -, une prose lancinante qui restitue en même temps les attentes et les découragements du héros. Une idée a voulu être développée : on peut être malheureux aussi en Marcalance. Non pas complètement, mais en partie. Des zones d'ombres peuvent exister. Pour François Seganis en tous cas, une zone d'ombre existe, et il ne sert à rien de l'ignorer : il s'agit de savoir pourquoi une longue époque passée au bord de la Mheinne peut laisser à la fois le souvenir d'un incontestable confort et l'impression d'un manque



impossible à combler. La question contient en elle-même la réponse. Comme dit le proverbe, on ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre.

Le thème du roman suivant, *En abjurant l'absent*, est évoqué par l'auteur lui-même dans un article de la présente édition : "A travers le réseau familial, j'[ai] tenté de rendre sensibles les influences, et par extension les répulsions et les attirances qu'un individu peut subir au sein d'une communauté donnée". C'est sans doute pour cette raison - parce que l'attention a été portée sur les mailles qui nouent des personnages symboliques, au détriment d'une psychologie plus souple, et surtout d'une base plus étoffée - que cette œuvre semble moins aboutie que celle qui précède et celles qui suivent. Les analyses auraient mérité un peu plus de finesse, le sujet aurait mérité d'être plus développé. De ce point de vue, *En abjurant l'absent* représente une découverte dans la carrière créatrice de l'auteur : plus jamais par la suite, François Seganis ne se risquera à composer son discours selon des approximations, à accorder plus d'importance à la structure narrative qu'à la pertinence de la thèse, à valoriser la forme face au fond. Il reste que les aventures de ces personnages symboliques tournent encore autour du même thème : entre la béatitude qui leur est accordée, et l'espérance qui leur est ravie d'une façon ou d'une autre, les hommes et les femmes de cette histoire ne peuvent parvenir à se décider. Leur seule raison de vivre est un incurable dilemme.

Dans son troisième roman, *Les spectres*, François Seganis revient à un schéma plus simple. Quatre personnages, ayant chacun une ambition, parviennent à la concrétiser, avant de réaliser que toute leur vie tenait dans cette motivation de parvenir un jour à un but. Alors ils évoquent leur passé enthousiaste et révolu. Ce récit est remarquable par sa brièveté : l'édition de poche parue en Marcalance n'est épaisse que d'une quarantaine de pages. Ce peu de personnages et cette concision du discours tend à donner plus d'âpreté à ce qui, dans *Un fiacre se perd dans la nuit*, se perdait parfois en plaintes alanguies ou en incantations. Tout se résume ici à l'essentiel. Aucune digression, depuis les premiers élans jusqu'à l'effondrement final, ne vient troubler la démonstration.

Pris sous cet angle, on peut dire que *Les spectres* forment un diptyque avec le quatrième et dernier roman, *Et maintenant l'hiver*. Dans *Les spectres* en effet, quatre personnages courent après quelque chose dont ils ont parfaitement conscience, qu'ils désirent. Dans *Et maintenant l'hiver* au contraire, un seul personnage recherche avec difficulté quelque chose dont il n'a que très imparfaitement conscience, qu'il redoute. A l'opposé des *Spectres*, *Et maintenant l'hiver* multiplie les fausses pistes. La narration elle-même suit une ligne inverse de la ligne des événements : plus on avance dans le récit, plus on remonte dans le temps. Mais la révélation aux dernières pages éclaire l'ensemble. Et pas seulement l'ensemble du roman. Ces dernières pages de fiction écrites par François Seganis éclairent l'ensemble de l'œuvre. Et l'auteur par la même occasion. *Et maintenant l'hiver* semble un adieu au roman. Ce n'est pas seulement "la fin d'une aventure singulière" (chapitre XI), qui est évoquée dans ces dernières pages, mais l'aboutissement d'une réflexion entamée avec *Un fiacre se perd dans la nuit* plusieurs années auparavant. François Seganis, à l'instar de son héros - qui de façon significative se raconte lui-même, sans se nommer -, avait choisi : "Ce monde que j'avais cru tant de fois dominer, dans lequel j'avais si souvent voulu me fondre, j'allais désormais apprendre à le connaître" (chapitre X). Avec *Et maintenant l'hiver*, François Seganis renonçait à l'écriture et optait pour le militantisme. Excepté un recueil de nouvelles qu'il vaut mieux oublier, il ne publierait plus.

"Je suis Grec" : cette phrase que l'écrivain répétait à satiété résume l'unique préoccupation d'un être qui cherche désespérément une issue. La Marcalance ne signifie plus l'idéal d'antan. Ce que l'auteur découvre au moment de l'invasion allemande relatée dans les articles ci-après, l'incite à tempérer son enthousiasme pour la Grèce. Dès lors, que lui reste-t-il ? On n'a jamais su ce qu'était devenu François Seganis après juin 1941. Qu'y a-t-il là de surprenant ? Pouvait-il demeurer au Pirée, chroniqueur d'un quotidien à grand tirage, indifférent à l'occupation de la Grèce par les nazis ? Non. Pouvait-il retourner en Marcalance après avoir vu ce qu'il venait de voir ? Non plus. Sa disparition, après *Et maintenant l'hiver*, s'inscrit dans une suite logique. L'effacement de l'écrivain, qui succédait à l'effacement du Marcalançais heureux, précédait en fait l'effacement du François Seganis de chair et d'os.

A la vérité, tant dans son œuvre que dans ses comportements, François Seganis paraît errer entre deux univers. Dans *La république*, Platon s'est représenté le monde comme une grande caverne ; à l'extérieur de cette caverne se trouvent les Idées ; à l'intérieur, les hommes ne perçoivent que les reflets de ces Idées. Ce que voulait Platon, c'est tourner le dos aux reflets, sortir de la caverne pour atteindre au plus près les Idées. Si nous appliquions cette image à François Seganis, nous pourrions dire que ce qu'a toujours voulu l'auteur d'*Un fiacre se perd dans la nuit*, c'est à la fois les Idées et les reflets : les Idées pour n'avoir pas assez, les reflets pour avoir trop. Sa tragédie inextricable, finalement, réside dans sa double nature, dans le fait qu'il était à la fois trop humain pour faire un pierrot, et trop pierrot pour faire un humain.

Christian Carat

## Note sur l'édition de 2003

Au début d'avril 1941, au moment de l'invasion allemande, François Seganis se rend en Grèce comme reporter du quotidien *De Morld*. Dix-sept articles seront écrits, envoyés en Marcalance et publiés par ce journal entre le 7 avril, date de l'installation de l'écrivain au Pirée - qu'il ne quittera plus durant tout le temps de son activité journalistique, préférant relater minutieusement l'approche des armées de l'Axe au lieu d'aller au-devant d'elles -, et le 26 avril 1941.

Nous avons choisi de présenter, dans ce volume, quatre de ces chroniques, selon nous les plus révélatrices de l'évolution psychologique de leur auteur. Un décalage entre le moment de la rédaction et le moment de la publication, dû au temps d'acheminement des articles vers la Marcalance, nous empêche de donner précisément les dates des faits relatés. Il est cependant assez facile de deviner les différents contextes.

Le premier article remonte aux premiers jours de François Seganis au Pirée, c'est-à-dire à la fin de la première semaine, ou au début de la deuxième semaine du mois d'avril. Sont exposées brièvement les motivations de l'écrivain.

Le deuxième article se situe sans doute vers le 15 avril. L'auteur évoque sa première vision de bombardiers en formation.

Le troisième article, écrit très certainement aux alentours du 20 avril, relate un bombardement du Pirée et d'Athènes avant l'arrivée des troupes allemandes.

Le quatrième article enfin, le dernier des dix-sept articles, date juste d'avant le 26 avril, jour où il est attesté que François Seganis, infirmier improvisé depuis presque deux semaines, qui se rendait chaque jour au détachement de la Croix-Rouge à Athènes, a encore apporté sa contribution au soin et au réconfort des victimes de guerre, avant de disparaître.

Christian Carat

## *Articles de guerre*

Mon départ pour la Grèce n'aura décidément pas manqué de susciter l'étonnement. J'ai reçu récemment, de certains de mes lecteurs, des lettres interrogatives. La sécurité offerte par un pays qui m'est cher, qui me sera toujours cher, méritait-elle que je me lance dans cette aventure hellénistique, au beau milieu de troubles dont on sait déjà que, quelle qu'en soit l'issue, rien de bon ne sortira ? La Marcalance n'a rien à craindre du drame qui s'est déclenché il y a deux ans. Elle le sait. Je le sais aussi. Les distances qui me séparent, au moment où j'écris ces lignes, tandis que sous mes fenêtres défilent des soldats, de cet endroit du monde où j'ai vécu heureusement, sont telles que si demain l'Europe entière disparaissait sous un déluge de feu, ce ne serait jamais que le destin de l'Europe seule. Au-delà d'une certaine limite, l'unique moyen de combattre la bêtise est d'attendre qu'elle s'annihile elle-même - dans la mesure où elle ne présente aucun danger direct bien entendu... Que l'être humain soit obsédé par l'idée de conquête, et que cette volonté de conquête le pousse parfois aux comportements les plus stupides, je le concède ; qu'il n'y ait effectivement rien à tirer des affrontements qui se sont déjà déroulés et de tous ceux qui se préparent, fussent-ils au nom du respect des Droits de l'Homme, où même au nom de la défense de sa patrie, de sa terre, de son foyer, de sa femme et de ses enfants, je le reconnais aussi. Cette conflagration, cette deuxième Guerre Mondiale - c'est ainsi qu'on appelle entre les lèvres, de peur sans doute de dire la vérité trop fort, ce qui se passe ici ; et ne nous y trompons pas, il ne s'agit pas de la dernière, car tant que l'on n'aura pas mieux défini ce désir de conquête propre à la nature humaine, chaque conflit ne sera à considérer, pour aussi monstrueux qu'il apparaîtra, que comme un événement anecdotique de l'Histoire - cette deuxième Guerre Mondiale en appellera une autre, même si l'on parvient à créer un jour un organisme plus structuré que la lamentable et pourtant louable Société Des Nations. A moins que l'élément mécanique qui a écrasé la France en trois semaines ne se retourne finalement contre l'humanité tout entière ; Verne lui-même n'a jamais conçu l'avion, et le mitrailleur du début du siècle n'a jamais imaginé qu'il se retrouverait, une quinzaine d'années plus tard, face à de monstrueux canons montés sur chenilles : qui ou quoi peut nous garantir que les belligérants à venir, qui sont peut-être les belligérants d'aujourd'hui, ne parviendront pas à réaliser un cuirassé volant, ou une bombe intelligente, ou capable seule de détruire une ville comme New York ou Berlin ? Sachant tout cela, quelle volonté masochiste a bien pu me pousser dans la tourmente ? Parce qu'après tout, la Marcalance ne risquant pas de recevoir les éclaboussures de ce nouveau conflit international, à quoi bon s'intéresser à ceux qui sont déjà tombés, à ceux qui vont tomber, par leur propre faute ? Que l'Europe disparaisse par sa bêtise, cela ne regarde que l'Europe. Que l'URSS entre dans la danse un jour ou l'autre, elle n'aura que ce qu'elle mérite. Et si les Etats-Unis sont assez sots pour s'incruster dans les démêlés guerriers de l'Europe, cela reste l'affaire des Etats-Unis. Nous autres, Marcalançais, nous sommes tranquilles. L'Europe, l'URSS et les Etats-Unis ne nous intéressent pas, et même si demain il n'existe plus un seul Européen, un seul Soviétique et un seul Américain, cela ne nous intéressera pas davantage, nous n'en profiterons pas pour nous accaparer les restes du gâteau. Tout cela est parfaitement vrai.

Ma décision n'incombe qu'à moi seul. *De Morld* n'a jamais manifesté une attirance particulière pour ce qui se passe ici, et se contente mollement d'en informer les Marcalançais. Je suis prêt à comprendre cette indifférence. Je n'ai pour ma part jamais encouragé qui que ce soit à me suivre. Il s'agit d'une prise de position tout à fait personnelle. L'expression "prise de position" est d'ailleurs trop forte, car je ne suis ici que comme observateur, comme envoyé spécial. Je ne me suis toujours pas battu, et dans le fond ! porter les armes serait pour moi bien dérisoire, pitoyable, aberrant. Je n'ai aucun idéal à défendre, je n'ai aucun lien avec ceux qui combattent, et d'un autre côté je ne risque rien, absolument rien, n'étant ni Allemand, ni Italien, ni Grec. Dans la mesure où je n'ai rien à attendre, rien à espérer dans cette guerre, pourquoi y passer mon temps à observer les événements ?

C'est qu'un être doit compter aussi avec ses hantises, avec ses cauchemars. Les lecteurs d'*En abjurant l'absent* sauront ce que je veux dire. Cette œuvre, mon plus mauvais roman, ne m'a jamais rapporté heureusement qu'une gloire de café, mais elle demeure paradoxalement celle dans laquelle je me serai ouvert avec le plus d'honnêteté et de liberté. A travers le réseau familial, j'avais tenté de rendre sensibles les influences, et par extension les répulsions et les attirances qu'un individu peut subir au sein d'une communauté donnée. Le thème, ultra-classique, m'avait paru applicable à la société marcalanaise - aussi bien qu'il aurait pu l'être à la société européenne ou américaine - ; j'avais essayé de relater les rapports d'un nombre déterminé de personnages, chacun représentatif de mon monde marcalançais, considéré alors non plus comme une suite de facteurs - êtres ou événements - autonomes, mais comme une suite d'éléments interdépendants. J'ai échoué dans ma tentative,

mais l'idée demeure. Bien entendu, ce que je voulais illustrer, c'était les liens d'affinités entre la Marcalance et les plus hautes civilisations humaines. Beaucoup de mes lecteurs le savent, parce que je l'ai souvent dit : mes racines sont grecques. Une période infinie, désœuvrée, morne, dans l'absolu confort marcalançais - que de fois ai-je aspiré de devenir le héros d'*Et maintenant l'hiver*, ballotté entre deux parents qui l'ignorent ! -, un désir d'enracinement pour enfin sortir de ma torpeur, n'ont sans doute pas été étrangers à cet intérêt grandissant pour mes origines. En tous cas, le fait est que, du jour où je me suis pris d'affection pour cette ascendance grecque, rien n'a plus jamais réussi à me satisfaire pleinement en Marcalance. Le bien-être avait laissé la place à l'inconfort, peut-être, mais l'inconfort avait un but : la Grèce.

Quel peuple avais-je découvert ! Longtemps occupée, la Grèce avait dû reconquérir son indépendance dans l'indifférence des pays dont elle avait favorisé la puissance. C'est que la Méditerranée sous le contrôle anglais, tandis que la Russie n'apparaissait pas encore si forte, la Grèce n'était qu'un problème de principe. Quelles richesses pouvait bien apporter la péninsule ? Mais il n'était pas question de richesses matérielles. La valeur inestimable de la Grèce, c'est que l'Occident restera à jamais son fils. Un événement aussi singulier, aussi extraordinaire, aussi fou que cet homme monté dans un assemblage de ferrailles qui décolle, qui relie par les airs deux continents séparés par un océan, serait-il pensable sans le "Γνωθι σεαυτόν" ? Il a bien fallu qu'un jour un homme se décide enfin à reconnaître qu'il ne savait rien, et que tout lui restait à apprendre, et à approcher de la connaissance par questions successives au lieu d'intuitions affirmatives, pour que naisse la théorie de la gravitation universelle, la théorie de l'évolution, la théorie de la relativité. Qu'un peuple se soulève contre un despote, cela semble banal : y a-t-il un autre exemple avant Salamine ? L'Histoire moderne a réellement commencé le jour où, sur la scène, un personnage masqué est apparu pour dire : "Ce n'est pas Zeus, Créon, qui a promulgué ton ordonnance. Je suis faite pour partager l'amour, non la haine", et mourir. Qu'on le veuille ou non, et malgré les écarts vertigineux qui les séparent, Einstein répond à Archimède, Freud répond à Socrate, Churchill et ce général français rebelle à la radio de Londres répondent à Antigone et à Salamine.

Et la Marcalance à la Grèce entière. Toutes ces valeurs que les Grecs ont établies, la Marcalance les renierait-elle ? Qu'on le veuille ou non, il y a un Grec en chaque Marcalançais. La Marcalance est éternelle ; la Grèce, elle, n'avait rien, elle a tout inventé. Or, que sont devenus les hommes que j'ai évoqués ? Einstein a dû s'exiler, Freud aussi. Churchill résiste toujours, jusqu'à quand ? Et qu'y a-t-il de plus pathétique que ce général français à peine général, condamné à mort par ses propres compatriotes gagnés aux plus ou moins bonnes manières de l'envahisseur ? Maintenant que le fils a été réduit à l'impuissance, il n'y a plus qu'à réduire le père, et la boucle sera bouclée. La Grèce attend l'invasion allemande qu'elle ne pourra évidemment pas contenir. Et demain les vestiges du Parthénon ne seront plus qu'un tas de ruines, un tas de cailloux déchiquetés par les balles et les obus. Ce que l'occupant piétinera en plantant le drapeau à croix gammée sur l'Acropole, ce ne sera pas un visage de plus d'un peuple d'aujourd'hui refusant d'obéir au Führer, ce sera le visage de Socrate et le visage de Sophocle dénonçant la tyrannie, le visage de l'amour - le visage de la Marcalance.

Voilà donc, pour répondre à ceux qui m'ont écrit, la raison de ma présence ici. La Grèce souffre, je souffre aussi, et ma place par conséquent ne peut pas être en Marcalance. Tout Marcalançais que je suis, conscient de la bêtise monstrueuse qui gouverne bon nombre d'esprits européens actuellement, j'ai aussi le sentiment qu'une part de ma présence physique tient à ce qu'un jour, quelque part en Méditerranée, des hommes se sont mis à distinguer dieux et despotes. Je ne juge pas l'indifférence de la Marcalance. Mais moi, simplement moi, je ne peux pas rester indifférent.

Les essais de critique littéraire ont brillamment expliqué la différence entre merveilleux et fantastique. Le merveilleux touche à "ce qui n'est pas". Bien souvent, l'utilisation de formules du genre : "Il était une fois..." rend immédiatement sensible la distance entre le réel et ce qui est raconté. Le fantastique au contraire implique un lieu de passage, un couloir secret, un vortex, entre ce qui est raconté et l'environnement quotidien du lecteur ou du spectateur. Dans le cas du merveilleux, une barrière existe entre le surnaturel et la réalité ; dans le cas du fantastique, le surnaturel finit toujours par faire irruption dans la réalité.

Parce qu'il ne l'a jamais vue qu'en peinture ou au cinéma, parce qu'il s'en fabrique une idée forcément faussée à travers ce qu'il a lu, celui qui n'a jamais connu la guerre s'imaginer presque systématiquement que le bruit des canons, les chairs éventrées, les gémissements des vaincus appartiennent exclusivement au merveilleux. Ainsi, moi-même, je me suis toujours représenté la guerre comme un spectacle. Dans mon esprit, le mot "guerre" suggérerait la silhouette, vue en contre-plongée, d'un malabar légèrement blessé à l'épaule, sur un tas de cadavres tombés élégamment dans la boue, devant le rideau de fumée provoqué par l'artillerie, sous un ciel noir, dans le tumulte provoqué par un puissant requiem avec chœurs se répandant sur la surface de la terre. La guerre était une chose atroce, oui, mais bon ! Tant qu'elle ne m'atteignait pas, elle était un excellent stimulant pour l'imagination. Quel homme n'a jamais rêvé d'être Gengis Khan ?

Cette situation n'est plus. Car tant que le merveilleux reste dans son monde, il demeure un absolu ; on peut toujours croire qu'après tout les méchants ne sont pas si méchants que ça, et que les gentils ne seront pas obligés de sortir l'épée, et de verser le sang, pour réduire les méchants à l'impuissance. Mais quand le merveilleux entre dans le monde réel, il n'y a plus de méchants ni de gentils, il n'y a que des hommes avec leur contingence, leurs obsessions et leur cruauté. Le méchant d'icône a perdu, dans la réalité, son espèce d'aura. Et le héros - à supposer qu'il soit encore possible de le considérer comme un héros - doit laisser tomber ses rêves de blessure légère à l'épaule, d'adversaires complaisants à mourir, de requiem grandiose. Il n'y a plus de belle princesse dont le cœur est à conquérir, il n'y a plus de peuple à délivrer d'un mauvais seigneur ; il n'y a que sa vie à préserver, et l'absurde, le vertige qui en un instant conduit l'esprit à se dire : "Mais qu'est-ce qui m'arrive ?", une sorte de courant nerveux qui part du bas du dos, qui remonte la moelle épinière en un millionième de seconde, pour venir frapper la conscience, produire un trouble, une nausée qui s'étale dans l'être tout entier. Nos propres membres nous semblent alors étrangers. Et nous nous demandons, dans la certitude absolue d'exister : "Dans quel monde suis-je tombé ? A quel monde appartiennent ces maisons, ces arbres, ces vêtements que je porte, ces deux bras, ces deux mains que mon cerveau contrôle ?".

Mon premier contact avec la guerre a eu lieu hier, en fin d'après-midi. Dans mes deux derniers articles, j'ai évoqué le nombre impressionnant de militaires que l'on croise actuellement dans les rues. Mais pour moi, jusqu'alors, malgré la présence de ces militaires, la guerre n'était qu'une chose assez floue. Bien sûr, on recevait des dépêches du front. Donc la guerre existait. Mais ce n'était que des dépêches. Dans le fond, bien qu'étant juste à côté de la guerre, je ne me trouvais pas dans une situation très différente du lecteur américain des années 1940 qui lit un récit évoquant le combat d'Alexandre contre Poros. La guerre, c'était les autres. Intimement, j'étais persuadé qu'un jour ou l'autre je serais en contact direct avec la guerre, tout en demeurant convaincu qu'elle ne me toucherait pas, qu'elle glisserait sur moi, qu'elle me resterait aussi étrangère, aussi idéalement inaccessible qu'une histoire de film.

Une journée ordinaire dans la routine d'une guerre. Près du bassin de Microlimano, parmi les mères de famille qui ne hâtaient pas leur démarche plus que de coutume, vides de passions. Dans l'agitation un peu molle du bord de mer, qu'espérais-je trouver ? Le sujet d'une réflexion métaphysique peut-être, une de plus, d'une considération sur la bêtise humaine... Non, à la vérité, je ne cherchais rien, je n'attendais rien. Indifférent à ceux qui, quelques centaines de kilomètres plus au nord, mouraient par dizaines et par dizaines pour me procurer le prétexte d'une nouvelle indignation, je me contentais, avant de rentrer chez moi - il était à peine dix-huit heures -, de regarder les bateaux qui entraient dans le port, le mouvement des vagues, les évolutions des oiseaux dans le ciel bleu et clair. Je suis arrivé en Grèce depuis un peu plus d'une semaine, et cela a suffi pour que des habitudes s'établissent d'elles-mêmes, pour que chaque fin d'après-midi je ressente le besoin de profiter de la tombée de la chaleur pour aller me promener dans ce coin de la ville. Huit jours ont suffi pour me familiariser avec tel visage, tel mur, telle faille dans le mur, tel objet dans la vitrine d'un magasin.

Et tout à coup un grondement confus, presque imperceptible, s'est détaché du silence. Ce n'était pas aussi spontané que le bruit d'une explosion, c'était même si faible au départ que je n'y ai pas porté attention. Mais la tension durait, devenait plus réelle, plus pressante, et le moment est arrivé où je n'ai pas eu d'autre issue que reconnaître l'actualité de ce bruit insolite. J'ai tourné la tête. Rien n'était différent, inhabituel, extraordinaire. Et pourtant ce bruit, qui continuait à s'amplifier, n'appartenait pas à mon monde. Femmes, enfants, vieillards, militaires, tous échangeaient dans la rue des regards où on lisait autant l'effroi que l'excitation. Certains, plus intuitifs, interrogeaient le ciel. Rien ne semblait anormal effectivement autour de nous, le grondement ne pouvait venir que du ciel. En quelques secondes, tous les yeux se sont levés. Oui, cela venait d'au-delà des maisons, et apparaissait au-dessus de nos têtes. On ne voyait rien, on entendait. Nous redoutions de prononcer le mot terrible : "avions". Car il s'agissait bien d'avions, nous en étions de plus en plus convaincus, même si nous demeurions muets de curiosité, d'inquiétude et de fascination. Il devenait absolument clair que ce grondement à peine audible une minute plus tôt, qui avait peu à peu empli l'espace, et qui faisait maintenant trembler les murs, les vitres et nos chairs, c'était le grondement que produisaient les moteurs d'une escadrille s'approchant. Nous restions immobiles, tous ; c'était à celui qui, le premier, verrait la formation.

Ç'a été un enfant d'une dizaine d'années. Il a pointé son index vers l'horizon, en criant. Quelques taches noires, en forme de petites croix horizontales, sont apparues au loin, alignées sagement les unes à côté des autres. Elles ne semblaient pas venir dans notre direction. Où allaient-elles ? Peu importe. Nous ne nous intéressions dans l'immédiat qu'à ce que nous avions devant les yeux : l'apparition surréaliste, dans notre environnement quotidien, dans un ciel si familier que nous ne prenions même plus la peine de le regarder, de ces engins paraissant sortir tout droit d'un roman, d'un film, d'un tableau ; l'irruption, dans nos routines, d'une essentielle monstruosité - de la surnaturelle réalité de la guerre.

Un bombardement. Les avions ont largué leur chargement de façon ininterrompue. Le port est devenu inutilisable. Le dixième, ou onzième, ou douzième peut-être, bombardement que nous subissons depuis une semaine. Mais celui-là s'est démarqué tout de suite par son ampleur. Dans notre abri, à plusieurs mètres sous terre, nous avions l'impression que les explosions se produisaient juste au-dessus de nos têtes. Les marches de l'escalier s'effondraient. Les murs tombaient en poussière, par plaques, par pans entiers. Perdu pour perdu, je me suis précipité au-dehors. Précaution inutile : la cave où je m'étais retranché avec une cinquantaine de personnes a finalement tenu bon, et le bombardement commençait à se déplacer vers l'est, vers Athènes. Émergeant des décombres, nous avons écouté pendant un moment dans quelle direction se dirigeaient les détonations. Oui, elles se produisaient de plus en plus loin vers l'est. Nous étions sauvés.

La ville maintenant ressemblait vraiment à un décor de cinéma. Partout, des ruines recouvertes de gravats et de poussières. Il n'y a plus de rues. Ou plutôt, nous savons qu'il y a eu, ici et là, des rues, par les deux traces parallèles que laissent les chars et les véhicules. Et encore tout est relatif, ces pistes traversant parfois l'intérieur de ce qui fut une maison ou une usine. Les bordures des trottoirs restent visibles, mais il y a autant de débris sur ces trottoirs qu'au milieu de ce qu'on n'ose plus appeler les routes. Les maisons ont perdu leurs fenêtres, leurs portes, leurs toits, leurs étages. Les immeubles sont réduits à leur ossature, et ne tiennent debout qu'en s'appuyant les uns sur les autres. Les grands pavillons, les bâtiments publics ressemblent à des hangars de fortune. Leurs façades sont déchiquetées, froissées comme de la tôle, criblées de cratères. Leurs bases disparaissent sous des monticules de ferrailles, de poutres, de plaques de plâtre et de béton, de tuiles, de briques, et de tout ce que les propriétaires des lieux avaient accumulé patiemment : des livres, des meubles, de la vaisselle, des cadres, des objets hétéroclites aujourd'hui déchirés, disloqués, brisés, brûlés. Comme pour achever de donner une tonalité absurde au désastre, seuls les poteaux téléphoniques sont toujours debout, alignés tous les quinze mètres.

Et soudain, mille soleils. Une clarté aveuglante et muette. Même les bombardements nourris qui continuaient à l'est ont semblé disparaître. Un absolu silence qu'on ne peut pas concevoir si on ne l'a jamais vécu. Ce n'était pas une lumière ordinaire ; c'était comme un flash d'appareil photographique reçu en pleine face, mais plus intense, dont l'effet se serait dissipé non pas en un instant, mais au bout de plusieurs secondes. Un éclat qui rendait tout opaque. J'ai tourné vivement la tête dans la direction opposée, en mettant un bras devant les yeux.

Un phénomène proportionnel s'est produit alors. L'intensité de la lumière a baissé, en même temps que, s'amplifiant monstrueusement, un grondement cataclysmique a semblé sortir de terre, de l'est, du côté d'Athènes. Le sol s'est mis à trembler. Le grondement a atteint des proportions phénoménales, emplissant l'univers. Peu à peu, les décombres qui nous entouraient sont redevenus visibles, les ruines des maisons, le ciel. Nous avons dégagé nos mains de nos visages, préoccupés par le séisme qui se déclenchait. Nous cherchions à droite et à gauche comment nous protéger, sans pour autant connaître l'origine du tumulte. Je me suis retourné vers Athènes.

Je n'ai pas eu le temps de me demander ce qui m'arrivait. Une bourrasque extraordinaire, qui emportait tout sur son passage, m'a projeté cent mètres plus loin. J'ai été arrêté par un bout de mur encore debout. Je suis resté allongé, sonné, recouvert par la poussière qu'un côté d'une maison avait soulevé en s'écroulant derrière moi. J'ai essayé de me relever.

Un deuxième flash. Mille soleils encore une fois. A nouveau, le silence complet. Le séisme sous mes pieds continuait, mais le grondement qui l'accompagnait venait de cesser brusquement. Impossible de tenir, le sol tremblait trop, je suis tombé. J'ai enfoui ma tête dans mes mains, dans la terre, pour protéger mes yeux de la lumière aveuglante. Et comme quelques instants plus tôt, l'effet lumineux s'est estompé progressivement, dans le même temps qu'un sourd grondement a commencé à se faire entendre. Le séisme s'apaisait pourtant : en quelques secondes, il est redevenu aussi puissant, plus puissant même du fait que les premières secousses n'étaient pas tout à fait terminées. Et la bourrasque. Je me suis cramponné à mon petit mur. Mais cette fois, même le petit mur n'a pas résisté. J'ai volé encore pendant une centaine de mètres, avec des troncs d'arbres, avec d'autres gens, des voitures, des baraques. Un tas de pierres a ralenti ma course, et j'ai finalement été bloqué par une poutre en bois. Et une nouvelle fois le tremblement de terre. Le grondement et le séisme paraissent suivre une direction bien précise. Quelques temps après, quand le sol a retrouvé sa stabilité, le grondement s'est éloigné vers l'ouest, le sud, le nord, et vers l'est, mais vers l'est beaucoup plus loin. Je me suis levé. D'où je me trouvais, en haut de mon tas de pierres, je pouvais contempler les alentours. J'ai regardé vers Athènes.



La lumière opaque s'était éteinte. Mais du côté d'Athènes, elle subsistait. C'était curieux : la ville semblait plongée dans un halo. Puis le halo s'est rétréci. Avant qu'il se résolve tout à fait, derrière, un extraordinaire nuage marron est apparu. Un nuage si large que j'ai dû lever la tête pour juger de sa hauteur, si imposant que j'avais presque l'impression de pouvoir le toucher rien qu'en avançant ma main. Le halo devant s'est dissout, pour renaître en une grosse boule de poussière. Cette boule s'est levée dans le ciel. Ayant atteint à peu près la moitié de la hauteur du nuage derrière elle, elle s'est soudain ouverte vers le bas. Dans le même temps, une sorte de tourbillon de fumée est montée du sol, très lentement. La pointe du tourbillon est entrée dans l'ouverture de plus en plus large de la boule poussiéreuse, pour ne plus former qu'un deuxième gigantesque nuage vertical. Et les deux nuages, grossissant toujours, ont commencé une ascension que rien ne pouvait interrompre, à la vitesse d'un film au ralenti, en émettant un bruit sourd comme un feu de forêt à plusieurs dizaines de kilomètres.

Fasciné par la formation de ces deux nuages, et occupé à me demander à quoi pouvait bien correspondre ce que j'avais sous les yeux, je n'avais pas encore porté mon attention sur Athènes elle-même. Mais il n'y avait plus d'Athènes. De mon tas de pierres, je ne pouvais pas voir la ville. Mais même à supposer que je pusse la distinguer, je n'aurais rien vu. Derrière la colline, derrière les ouvertures causées par les bombardements dans les bâtiments proches, je ne percevais qu'un incroyable brasier. Athènes n'était pas en flammes, Athènes était devenue flamme. Une inimaginable flamme d'allumette. On commençait seulement à entendre, portés par le vent, les cris de ceux qui n'avaient pas eu immédiatement la chance de mourir.

Toute la journée d'hier, je me suis rendu sur ce qui était, la semaine dernière encore, le site d'Athènes. Le paysage est crevassé. Le sol renversé laisse apparaître des crânes. Une fumée parfois irrespirable persiste, s'élève des murs et des matériaux toujours chauds. Des câbles pendent partout. Des étincelles en jaillissent. De temps en temps, on entend un entrepôt exploser dans le quartier voisin. On laisse brûler des restants d'édifices, des véhicules. J'ai même vu un wagon encastré dans un amoncellement de fûts. Des arbres ont été fossilisés dans le ciment des bordures de trottoirs.

Pour parvenir dans le centre ville, il faut passer par-dessus une sorte de barricade. J'ai été obligé de me mettre à quatre pattes, la masse de débris était trop instable. J'ai été doublé par un chien qui grimpait à côté de moi. Mon pied a glissé, et quelque chose a roulé jusqu'en bas : une tête venait de se décrocher d'un corps. Une fois en haut de la barricade, j'ai pu voir la place. Un tapis de moribonds. A droite, sous un porche, dans la brume, deux prêtres priaient en marmonnant. Un peu plus loin derrière eux, des fossoyeurs blasés jetaient des cadavres dans une fosse en criant : "A la une... à la deux... à la trois !". Partout des empilements de corps figés et désarticulés, ou dans une position de fuite, méconnaissables. D'autres rigides comme des statues. Une femme rampait sur une pierre. Une autre au pied d'un pylône vomissait un liquide jaune.

Je suis descendu prudemment. On percevait des gémissements rauques, des râles. Un soldat défiguré, allongé de travers, a agrippé soudainement mon talon en me demandant à boire, avant de me relâcher définitivement. On a entendu encore une explosion dans le quartier d'à côté. Puis un cri persistant, qui se rapprochait : un adolescent, devenu torche humaine, est sorti en courant de l'entrepôt, avant de s'affaîsser au beau milieu d'une mare de boue. Il est resté sur les genoux quelques secondes. Des brancardiers l'ont recouvert d'un gros manteau pour éteindre le feu de sa chevelure et de ses vêtements. Ils ont dû le sauver. Des charpentes s'écroulaient. Au deuxième étage d'une bâtisse, un aveugle qui marchait, les bras en avant, vers un balcon sans rambarde, est tombé sans bruit.

Derrière un puits, un enfant se balançait d'avant en arrière. Je me suis approché. Des drôles de lamelles de tissu pendaient à ses mains. Il ne paraissait pas avoir été touché par le bombardement. Quand il m'a vu, il a tourné la tête pour m'observer. Je pense qu'il a été effrayé d'avoir en face de lui quelqu'un d'indemne - par un renversement des valeurs, vu le nombre et l'état des victimes, on aurait pu dire qu'effectivement, dans la circonstance, le monstre, c'était moi... Son œil droit, tout le côté droit de son visage avaient littéralement fondu dans la chaleur de l'incendie. Et les drôles de lamelles de tissu qui pendaient à ses mains, ce n'était pas des lamelles de tissu : c'était la peau de ses doigts qui avait fondu et qui restait accrochée à ses phalanges. Et dans son cou enfin, ce que j'avais considéré d'abord comme des brûlures se révélaient être bien autre chose que des brûlures : c'était le col de sa chemise bleu marine qui s'était liquéfié, et qui avait séché en fusionnant avec sa chair.

Et l'hôpital. S'il est encore décent d'appeler cela un hôpital. Une grande toile de tente suspendue à deux poteaux. Des médecins dépassés, impuissants, protégés par des barbelés et une police improvisée qui fait taire d'une balle perdue les agonisants qui prennent trop de place, les blessés qui veulent qu'on s'occupe d'eux illico, et ceux qui, n'ayant pu empêcher le malheur, rabattent leur colère sur tout et sur n'importe quoi : les malades, le personnel soignant, les morts, les choses. On voit là des ventres ouverts, des croûtes purulentes, des os sortant des membres. On ampute, on ne prend même plus le temps de rassurer. La démarche de certains qui peuvent encore tenir debout ressemble à celle des bossus qui effrayaient les foules au Moyen Age. Ou bien ce sont des démarches mécaniques, des démarches de fantômes. On surprend des conversations irréelles : "Vous avez mal ? Votre plaie béante ?" "Non rien" "Juste une déchirure au cœur qui s'étire". Parfois sur un visage, l'empreinte des mains qui l'ont protégé durant le pilonnage est resté imprimée.

Il n'y a d'ailleurs pas que sur les visages que des traces demeurent. Sur les jambes nues des femmes, on voit la marque de la robe, qui s'est reportée. Sur les murs, on voit des ombres : ici l'ombre d'un vélo, là l'ombre d'une échelle, là-bas l'ombre d'un homme, retournés en une fraction de seconde à l'état gazeux. On voit aussi des messages : "Je suis vivant", et la signature. Partout, des civils et des militaires morts dans des poses invraisemblables : des avant-bras restent levés, fixes, comme pour appeler au secours. De temps en temps, le vent bouge un pied, qui reprend vite sa position initiale. Rien de plus agaçant - ce n'est pas un vivant qui bouge, c'est un mort. J'ai marché par mégarde sur un corps renversé dont la tête en sang disparaissait sous la masse de cheveux.

Une petite pluie noire, visqueuse, lourde, comme du pétrole, tombait par intermittence, formant des flaques. Dans une de ces flaques se trouvait un objet de forme insolite. Je l'ai tout de suite repéré parce qu'il paraissait intact. Je me suis baissé. Je l'ai ramassé. C'était un vase, un pot plutôt, en terre cuite. Je l'ai essuyé.

Il est en ce moment devant moi. Je viens d'écrire tout ce qui précède en ne le quittant pas des yeux. Il s'agit manifestement d'un petit pot antique. Le bord est légèrement cassé. Un dessin à moitié effacé le décore tout autour. Je suppose qu'il s'agit d'Ulysse : on voit un bateau, un marin accroché à son mât. Le reste a disparu. Il y avait sans doute des sirènes. Le matériau est ancien. L'émail est parti. Ce n'est pas une marchandise de boutique de souvenirs. Probablement une pièce de musée qui a miraculeusement échappé à la destruction ? ou un vestige enfoui dans la terre, que le bombardement a mis à jour, après deux mille ans ? Toujours est-il que cet objet, le seul objet intact que j'ai trouvé dans mon errance, a acquis depuis hier une autre dimension. Il y a deux mille ans, un artisan a réalisé ce petit pot. Se doutait-il que son désir créatif, son désir de produire conduirait un jour une civilisation capable d'observer les étoiles et l'inconscient, à s'autodétruire ? Je ne me sens plus aujourd'hui ni Grec ni Marcalançais. Je regarde cet absurde petit pot.

Le canon est plus proche à l'horizon. Depuis le bombardement, Il n'y a plus de ravitaillement. Le terme est pour bientôt. Ce matin, je suis retourné parmi les morts.

Je marchais dans les décombres, lorsque je me suis trouvé devant une scène surprenante. Devant un pan de mur encore intact, tandis que dans un rayon de vingt mètres rien n'était resté debout, une femme se tenait assise. Elle portait sur ses genoux une poupée carbonisée, dont elle caressait affectueusement le peu de cheveux roussis, avec l'air abandonné d'une petite fille berçant dans ses bras son ours en peluche. Le regard qu'elle adressait à cette ignoble poupée n'était ni triste ni réconfortant, ni même attentionné. C'était le regard apparemment le plus ordinaire, le plus simple, le plus naturel, le regard de la nourrice habituée à prendre son bébé contre elle pour lui offrir son sein. Elle demeurait silencieuse, la tête un peu penchée. Son épaule découverte laissait voir la base de son cou. C'était une femme jeune et belle. Une robe très longue cachait ses talons. Elle ne semblait pas encline à l'afféterie, au moindre déchaînement de passion ou de haine. Image sereine de guerre. Cette femme ne paraissait pas avoir été traumatisée par ce qu'on devinait qu'elle venait de subir - la perte d'un mari peut-être, la perte de son domicile, la perte de tous ses biens - : pourquoi caressait-elle donc ce monstrueux mannequin entièrement nu, à la peau couverte de croûtes aussi sombres que du charbon, friables, qui tombaient l'une après l'autre, aux deux bras levés aussi durs que des morceaux de bois ? Comment une femme visiblement aussi calme, aussi équilibrée dans sa réaction face au malheur, aussi psychologiquement stable dans l'adversité, pouvait-elle attacher autant d'importance à ce jouet hideux ? Je me suis approché. Ce n'était pas un jouet. Cette chose ignoble que j'avais prise pour une poupée, ce n'était pas une poupée. C'était un enfant - le sien.

Une autre raison que je ne parvenais pas à découvrir m'avait retenu de m'en aller. Il y avait, dans l'attitude de cette femme, dans la suavité de son visage, et jusque dans la pesanteur de sa robe, quelque chose qui m'était familier. Il me semblait avoir déjà vu cette image, dans un contexte distant, idéalement paisible, un contexte dont je devais m'efforcer pour le moment de rassembler les éléments épars. Le cou dégagé de cette femme, l'éclairage particulier qui valorisait le relief osseux de sa clavicule droite attirait spécialement mon attention. J'avais déjà vu ce cou. Il m'évoquait le cou d'une autre femme. Mais curieusement, je n'arrivais pas à m'imaginer cet autre cou selon son aspect poreux et élastique, charnel en un mot. Je ne voyais même pas cet autre cou en couleurs. La blancheur du teint seule m'intéressait. J'en ressentais une impression terne, glacée, uniforme, dans le même temps que l'immobilité imperturbable du buste me contraignait à une sorte de réserve, de mutisme contemplatif.

Et tout à coup, je me suis souvenu. Ce cou, c'était celui d'une madone, celui de la pietà de la basilique Saint-Pierre dont j'avais si souvent regardé une reproduction, des années plus tôt, accrochée par un proche au-dessus du buffet d'une salle à manger à Contentès. Le visage de cette mère, c'était bien celui que Michel-Ange avait prêté à la mère du Christ. La pose, la tête légèrement inclinée vers la droite, l'épaule droite légèrement relevée, la robe lourde aux plis nombreux et lisses, la superposition des deux images s'était imposée d'elle-même. Mais à la place du Christ, il n'y avait plus aujourd'hui qu'un monstre rabougri, un jeune être carbonisé. Et l'illustration de naguère avait laissé la place à une réalité.

D'un coup, oui, tout m'est revenu : non seulement l'ancienne reproduction, les chandeliers qui ornaient le buffet à chaque extrémité, le mobilier massif de cette lointaine salle à manger, mais encore la propriété, les familiers du lieu, les événements, les sensations. Je me suis souvenu du confort, de la suffisance, de la douceur des vieux étés marcalançais. Dans ce bien-être qui conduisait parfois jusqu'à l'ennui, la pietà, devant laquelle je restais des minutes entières, m'apparaissait comme une espèce de rebondissement aventureux, comme un remède : un homme s'était dépensé à réaliser ce marbre, pour ressusciter une belle histoire. Il existait dans cette réalisation la promesse d'une excitation que je ne vivais pas, un ressort à l'imagination qui me permettait d'oublier ma sinistre complétude.

Ces rêves de beautés séduisantes, de vies édifiantes, trouvaient maintenant leur aboutissement. La scène qui se présentait à moi n'appelait pas plus la compassion que l'enthousiasme. C'était la réalité la plus crue, la plus âpre, la plus impitoyable. Réellement, voilà à quoi correspondait ce que j'avais espéré. Voilà à quoi pouvaient se résumer quatre ou cinq millénaires d'Histoire humaine : une pietà sacralisée laissant la place à une mère morne berçant son enfant mort, le salut miné par un cul-de-sac.